



ÉGLISE SAINTE

« *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filium Dei per eam.* » (Jn 11,4)

Ô Verbe fait chair, divin Époux de l'Église, je ne sais qui de vous deux j'aime le plus mais qu'importe, puisque vous ne faites qu'un ! C'est elle qui m'a appris, enfant, votre Nom délicieux et vos mystères, mais plus tard c'est par vous que j'ai connu son Esprit et son cœur. Elle est née de votre flanc ouvert, cette nouvelle Ève, comme l'invention de votre amour. Mais à travers les siècles son dévouement, sa fidélité, sa tendresse ont répondu éloquentement aux vôtres.

Quel privilège d'avoir été dès ma jeunesse confié à elle seule ! Elle était belle, en ce temps-là, ma sainte et vierge Mère. J'étais enchanté de ses enseignements, de ses prières et de ses chants. Mon âme jubilait dans les torrents lumineux de son immense sagesse. Si j'évoque l'âme de l'Église, je suis intarissable ; si j'énumère les beautés de son corps, je n'en finirai plus. Je vous ai chéri, ô Jésus, dans les paroles enflammées de vos prédicateurs, dans la vie des saints qui furent vos confidents, et sur les visages resplendissants de tant d'amis merveilleux ne vivant que pour vous dans l'Église. En ce temps-là j'aimais tous vos prêtres d'un égal amour, je vénérerais les vierges consacrées, je me sentais en famille parmi vos fidèles. Les sanctuaires, les statues, les ornements et les vases précieux sont les bijoux et le vêtement et la demeure de cette Mère spirituelle dont la sagesse m'a nourri jusque par la splendeur et l'ordre imprimés dans les marbres et l'or. J'ai grandi, nourri de ses bontés. Et je vous bénis d'avoir connu l'Église dans ce printemps de ma jeunesse et de la sienne, quand se lisaient en tout son être la gloire sereine et le bonheur d'une épouse comblée. Je devinais quel amour unique était son secret.

Le malheur est venu. D'abord cachée, la maladie que nous craignons s'est emparée de ce corps, inexorablement. Voilà dix ans que nos craintes augmentent avec notre affliction. D'abord sa beauté en reçut un éclat pathétique et l'énergie qu'elle montrait nous la faisait admirer davantage. Mais l'épreuve est devenue trop lourde. Son corps marbré de taches sombres, ses membres déformés la rendaient pitoyable. Bientôt la peau tendue à l'extrême se fendit. De grands jets de pus, de sang et de chair l'inondaient, d'une effroyable odeur. Nous la soignons de notre mieux, avec les mêmes gestes que nous lui avons vu faire autrefois pour nous, et nos larmes se mêlent à son sang. Nous n'aurions pu imaginer le pire, qu'elle

en vint à perdre l'esprit. Quand dans son délire elle nous lança les mots les plus pénibles, nous eûmes beau nous répéter qu'elle n'était pas dans son sens, un trouble affreux s'empara de nous. Plusieurs de ceux qui avaient supporté les veilles, la fatigue des soins incessants, la puanteur des plaies se laissèrent envahir par le doute et le découragement. Ils abandonnèrent le chevet d'une mère qui, dans son inconscience, appelait des amants imaginaires et déchirait la main caressante de ses fils, ne les voulant plus reconnaître pour siens.

Par quelle grâce suis-je resté, moi le plus indigne, qui supporte si mal la peine, les dévouements obscurs, l'ingratitude ? Ce n'est pas le souvenir de sa beauté passée, de ses bontés révolues qui me tient près d'elle, la défendant contre ses ennemis, mettant dehors les charlatans, suppliant les vrais médecins, encourageant ses derniers enfants fidèles. Parfois passe dans son regard un rai de lumière, quelque chose du cher sourire, de la tendresse immense de jadis. Un instant je la retrouve, puis l'ombre revient et tout n'est plus que laideur et horreur, gémissements, malédictions. J'ai peur d'y sombrer à mon tour. Mais je sais que je resterai auprès d'elle, vénérant, aimant, servant cette Église dégoûtante de pourriture, en décomposition, parce qu'elle est, aujourd'hui comme hier et pour l'éternité, l'Épouse unique et bien-aimée de mon Seigneur. Je regarde la Croix et je vous y vois, semblable à elle maintenant. Comment l'abandonnerais-je ? Je suis sûr qu'au plus profond de cette putréfaction, par-delà ce délire, son Cœur voilé est le même, virginal et ardent, l'Esprit reste Saint, la Vie, la vie divine lutte invinciblement contre le terrible assaut du Mal. Demain, oui demain, la guérison se fera. C'est pour elle aujourd'hui que nous entendons votre prophétie : « *Cette maladie ne va pas à la mort ; elle est pour la gloire de Dieu : par elle le Fils de l'Homme doit être glorifié* »... L'Église se relèvera ! Du long cauchemar ne lui resteront plus que les stigmates de ses plaies glorieuses à la ressemblance des vôtres, et dans son regard un feu plus profond d'indicible tendresse pour son Époux qui l'aura sauvée de la mort.

Et je crois que nous la chérons davantage encore après ce calvaire. Vous son Époux, et nous ses enfants. C'est en rêvant de ce jour que nous demeurons près d'elle dans la nuit (*PAGE MYSTIQUE*, juin 1969).

Abbé Georges de Nantes.

LA MESSE

SACREMENT DU SACRIFICE PERPÉTUEL

« **R**ESTITUONS à la Messe son vrai et son plus beau nom : La Messe est le sacrifice du Christ perpétué, le Saint-Sacrifice. La Messe est le Mémorial de la Croix, c'est-à-dire qu'il est réellement la représentation et le renouvellement du Sacrifice du Calvaire par lequel notre Rédempteur nous acquit définitivement le salut. » (CRC n° 82, p. 3)

Ce sacrifice avait été préparé par des millénaires de pratique de la liturgie mosaïque : l'holocauste, dans lequel la victime est tout offerte à Dieu en témoignage d'adoration et de soumission parfaite, d'action de grâces, que Jésus offrira sur la Croix à son Père, pour parfaire son obéissance de trente ans, pour exprimer son oblation à sa volonté souveraine. Il se donne totalement, sans rien réserver de son être charnel. C'est un holocauste. C'est aussi un sacrifice d'expiation, accomplissant la prophétie d'Isaïe au chapitre 53 : « *S'il offre sa vie*

en expiation, il verra une postérité, il prolongera ses jours, et le dessein de Dieu s'accomplira par Lui. » (Is 53,10 ; cf. Lv 14,1-32) Le Serviteur de Dieu devait se livrer à la mort pour l'expiation et la guérison de la lèpre du monde ; son sang devait arroser la terre, comme dans une aspersion liturgique, afin qu'elle soit toute lavée par ce sang rédempteur jailli de son côté transpercé. Ainsi, Jésus est-il bien l'Agneau pascal de la Nouvelle et Éternelle Alliance. C'est le très solennel sacrifice qui devait réconcilier réellement, et non plus en figure, en effigie, toute la terre avec son Dieu.

Le sacrifice de communion enfin trouve en Jésus son accomplissement, de manière combien stupéfiante, insolite, annoncée par Jésus aux juifs dans son discours sur le pain de vie, au lendemain de la multiplication des pains, à Capharnaüm (Jn 6).

Le Saint Sacrifice du Christ crucifié donnera lieu



À l'occasion d'un pèlerinage à Annecy en 1980, l'abbé de Nantes célébra le Saint-Sacrifice de la messe dans une clairière.

à un banquet, où la chair et le sang de la victime, notre doux Sauveur mort et ressuscité, deviendront nourriture et breuvage de vie éternelle, sacrement de la sainteté et de l'unité du Corps mystique.

« Notre Agneau pascal dépasse de toute manière les figures de l'Ancien Testament qu'il accomplit en vérité, car c'est son "*Corps livré pour nous*" et son "*Sang répandu pour la multitude*", donc sa vie et sa grâce, qui seront partagés et communiqués à la famille, au clan, à tout le peuple rassemblé de ses élus.

« Jusqu'à l'institution de l'Eucharistie, la veille de sa Passion, aucun juif n'aurait pu imaginer que le Christ serait la Victime d'un tel sacrifice, sacrifice de communion qui comporterait ce don de lui-même en nourriture et en breuvage pour ses amis ! » (p. 4-5)

Ainsi, « quand vint la plénitude des temps, une seule fois, en sa propre chair et son sang, le Christ accomplit comme prêtre et victime le Sacrifice parfait de l'Alliance Universelle et Éternelle. Il avait été prédit, préfiguré et déjà monnayé dans le passé par tous les sacrifices de l'Ancien Testament et même tous les sacrifices que les païens faisaient au Dieu Très-Haut, tous n'ayant de signification et de prix que par lui. Inefficaces, ils n'en furent pas moins de réelles occasions et moyens de la sanctification des hommes. Ainsi le Christ venait-il reconquérir tout le passé religieux de l'humanité pour le présenter à son Père en son propre mystère liturgique de mort et de résurrection. » (p. 5)

LE SACRIFICE PERPÉTUEL DE LA SAINTE MESSE.

« La Messe est la réactualisation, la représentation, le renouvellement de ce Sacrifice unique de la Croix, véritable sacrifice lui-même qui pourtant ne fait pas nombre avec celui dont il est le Mémorial... Dites-le comme vous voulez, mais marquez bien que ce n'est pas le souvenir humain d'un acte, d'un événement passé et révolu, et que ce n'est pourtant rien d'autre que cet événement devenu présent à nous dans cette divine liturgie. C'est la réitération du Sacrifice de la Croix, telle que sur l'autel se retrouvent le Corps et le Sang du Christ, son âme, sa divinité, le Christ lui-même, dans son état de victime et dans son acte sacerdotal. Seules les apparences, la forme sensible, sont diverses : jadis "sanglant", ce sacrifice est ici "non-sanglant", sacramentel. »

« Jésus a voulu, en mourant sur la Croix, tout à la fois accomplir le Sacrifice prescrit par son Père et instituer le Sacrement de l'Eucharistie pour nous. Il l'a voulu son sacrifice unique, définitif, et il l'a voulu perpétuel, universel, offert à tous. C'est pourquoi il a anticipé son sacrifice lors de la Cène et en a appris aux Apôtres le rite sacramentel : "*Faites*

ceci en mémoire de moi." Stupidité donc, irréflexion ou hérésie formelle, de faire de l'Eucharistie le mémorial de la Cène. Autant vaudrait dire que ma messe de ce matin était le mémorial de ma messe d'hier ou de ma première messe ! Si la messe est le mémorial de la première messe, celle-ci, de quoi sera-t-elle le mémorial ? ou alors que sera-t-elle donc d'autre qu'un mémorial ? Mais si la première Messe, la Cène, a été, sous la forme particulière d'une anticipation, le mémorial de la Croix qui allait venir, toutes les messes qui en reprennent les paroles et les gestes sont elles aussi le mémorial de la Croix. La Messe est le Sacrement de la Passion du Christ, distribuant ses fruits de rédemption et de grâce dans le repas cultuel qui termine le Sacrifice ainsi objectivement réalisé sous les apparences du pain et du vin. Ce sont les protestants qui font de la messe, de la "*cène*", un mémorial de la première Cène, où rien n'indique qu'un sacrifice réel soit nécessaire... et voilà nos réformateurs actuels en bien triste compagnie ! » (*AU CŒUR DE L'ÉGLISE LE SAINT-SACRIFICE DE LA MESSE*, CRC n° 82, juillet 1974, p. 6)

« Ce sont les catholiques qui tiennent à la nécessité d'une véritable présence du Christ sous mode de victime immolée pour qu'à la Messe comme à la Cène ce repas soit vraiment le mémorial de la Croix et donc le sacrement du salut. La Messe est d'abord un sacrifice, mais ce sacrifice se termine en repas de communion. Le sacrifice s'actualise en forme de sacrement, comme dit saint Thomas, parce que le "*Christum passum*", le Christ dans son état de passion, se fait notre nourriture et notre breuvage en prenant les apparences convenables à un repas. D'où la nécessité d'un autel sur lequel sera offert le sacrifice, et d'une table de communion pour la réception fraternelle du sacrement. » (p. 6)

La Messe commence donc par la « *prière des suppliants* » (*CARNET DE CHANTS CRC*, A 26), au pied de l'autel. « "*Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.*" Et je vous demande pardon pour mes péchés et pour tous ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. » Le front contre terre comme l'Ange de Fatima, imité par les trois enfants.

Je dis tout de suite que cette "supplication" est présente aussi bien dans le rite nouveau de la Messe que dans l'ancien. Mais c'est tellement le fond de l'homme religieux, que c'était aussi présent dans la prière du musulman que j'ai connu à Ighostène, qui récitait sa prière, un "chapelet" de tous les noms donnés à Allah dans le Coran. Mais dans le nouveau rite, c'est quand même un peu vite dit : « *Reconnaissons que nous sommes pécheurs* », et passez

muscade ! C'est loin du « suppliant parallèle » que notre Père retrouvait chez les Grecs à l'école de Péguy (CRC n° 128, avril 1978, p. 9-10).

« *Et je vous demande pardon pour mes péchés et pour tous ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.* » À Fatima, c'est l'introduction au mystère de l'Eucharistie auquel ils assistent lors de la troisième apparition de l'Ange en toute vérité.

Les enfants s'étaient cachés dans le creux du Cabeço pour y répéter la prière qu'il leur avait apprise « *je ne sais combien de fois, raconte Lucie, lorsque nous vîmes briller au-dessus de nous une lumière inconnue. Nous nous sommes relevés pour voir ce qui se passait et nous avons revu l'Ange qui tenait dans sa main gauche un calice au-dessus duquel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de sang dans le calice.* »

« *Laissant le Calice et l'Hostie suspendus en l'air, il se prosterna près de nous jusqu'à terre et répéta trois fois cette prière : "Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels Il est lui-même offensé."* »

Ainsi, dès 1917, étions-nous prévenus que, dans une Église « à moitié en ruine », Jésus serait toujours présent « *dans tous les tabernacles de la terre* » en son Corps, son Sang, son Âme et sa Divinité, quel que soit le rite en usage, ancien ou nouveau.

La raison décisive est fournie par la théologie de notre Père selon laquelle le Sacrifice dont l'Église réitère le mémorial mystérieux – *mysterium fidei* – en tout lieu de la terre et à tout instant depuis deux mille ans, est une Action. Il est le seul à réfuter toutes les hérésies qui veulent effacer cette Action de Notre-Seigneur et à compléter les explications théologiques insuffisantes, y compris celles de saint Thomas.

Selon les protestants, il n'y a qu'un seul Sacrifice, celui du Vendredi saint, il y a deux mille ans. Et c'est une impiété de lui en apporter d'autres.

Mais notre Père a bien expliqué que chaque Messe est une Action d'une ineffable grandeur, d'une indicible beauté : le Sacrifice de la Croix se trouve évoqué en quelques signes et paroles que Jésus-Christ a fixés en les opérant lui-même au soir du Jeudi saint et en donnant l'ordre à ses Apôtres de les reproduire tels qu'il les avait faits. Et l'Église a scrupuleusement obéi à son Seigneur. Ne voulant que lui obéir, elle s'est contentée de raconter à la lettre l'événement de la Cène, puis de faire prononcer au prêtre sur le pain et le vin nouveaux de chaque

Messe les paroles mêmes du Seigneur, afin qu'elles aient comme au premier jour leur pleine efficacité sacramentelle.

Jésus prit donc du pain et du vin dans ses mains saintes et vénérables : nourriture fondamentale et commune, aliment des paysans, des gros travailleurs et des soldats, breuvage de fête ou de réconfort, consolant, remontant, enivrant... Il prononça quelques paroles si simples qu'elles se fixent dans la mémoire de tous et si profondes pourtant qu'elles contiennent et effectuent tout le mystère de ce sacrement. À elles seules, elles suffisent et contiennent explicitement toute la doctrine que l'Église a ensuite définie irrévocablement.

HOC EST ENIM CORPUS MEUM. Le prêtre, en prenant le pain comme avait fait le Christ, le désigne en ce terme : « *Ceci* » et affirme : « *Ceci est mon Corps.* »

Le nouvel ordinaire de la Messe de Paul VI ajoute, selon 1 Co 11,24 : « *quod pro vobis tradetur, qui sera livré pour vous* », futur préféré au présent « *datur* » de Luc 22,19, et qui ne peut donc désigner que l'immolation de ce Corps torturé au Calvaire... Notre Père soulignait ce fait, « étonnant, et consolant, de voir dans le Nouvel Ordinaire de Paul VI, sans doute par fidélité au texte évangélique et peut-être avec une intention "œcuménique", cette parole qui impose déjà l'idée du sacrifice et le fait de son renouvellement », alors que selon saint Thomas, la consécration du pain vise seulement à signifier la présence réelle du Christ.

Notre Père ajoutait : « Si les fabricants de ce nouveau missel étaient si protestants que nous le disons parfois, ils n'auraient certainement pas ajouté cela. »

HIC EST ENIM CALIX SANGUINIS MEI, NOVI ET ÆTERNI TESTAMENTI, MYSTERIUM FIDEI, QUI PRO VOBIS ET PRO MULTIS EFFUNDETUR IN REMISSIONEM PECCATORUM...

« Jésus, en faisant de cette coupe le calice de son Sang, à n'en pas douter *verse son sang*, symboliquement, le sang de son Cœur et de ses artères dans cette coupe et il le donne aux siens en signe de rémission des péchés devenu le vin de leur liesse. C'est son sang versé, répandu... »

« Le don de son sang, horrible au sens obvie, insignifiant dans son acte spontané, revêt un sens tragique dès lors qu'un homme en affirme la résolution et que déjà il en mime l'action, annonçant ainsi et réalisant symboliquement son proche sacrifice où le bourreau le transpercera par violence, provoquant sa souffrance et sa mort. Mais le tragique en reçoit un sens plus haut, celui d'un Sacrifice puisque cette mort violente aura été d'avance offerte pour la réconciliation des frères entre eux et avec Dieu leur Père. L'horreur alors devient source de

joie, le sacrifice annonce la fête. Car si le sang versé évoque la douleur et les larmes, le vin offert est celui de l'allégresse des noces.» (CRC n° 116, *LES SAINTS MYSTÈRES DU CORPS ET DU SANG DU SEIGNEUR, NOUVELLE THÉOLOGIE DE L'EUCARISTIE*, avril 1977, p. 10-11)

LA VÉRITÉ DU SACRIFICE DE LA MESSE.

« Revenons à la simplicité de la première Cène. Jésus est au milieu de ses Apôtres auxquels il a fait tout à l'heure le don de son Corps à manger, les établissant dans une singulière union avec lui. À la fin du repas, avant d'aller à la mort, anticipant sur le sacrifice sanglant du Calvaire, il l'annonce et déjà le réalise sacramentellement, c'est-à-dire en intention, en paroles et en figures réelles et efficaces.

« Il prononce sur la coupe de vin ces paroles : *Ceci est mon Sang, répandu pour vous et pour la multitude*. Que se passe-t-il ? Dans cette volonté de l'Homme-Dieu se réalise la transsubstantiation. C'est-à-dire : que l'Âme du Christ se saisit de cette substance concrète du vin, et en fait par sa puissance divine, illimitée, son propre sang, là, comme versé ou plutôt jailli de Lui-même, de son corps dans cette coupe qui symbolise l'épreuve cruciale, le don décisif de sa vie. *C'est la préfiguration physique de sa mort*. Qui nierait qu'elle soit pour Lui un acte distinct de celui du lendemain, quand il mettra à exécution le projet qu'il annonce là ?

« De la même manière, en chacune de nos messes, quand les prêtres prononcent les mêmes paroles en son Nom... Ceux-ci, ses ministres, qui ne sont pas des magiciens ! donnent au Christ d'agir selon les paroles qu'ils prononcent sur son ordre, conformément à leur mission ; ils entraînent Jésus lui-même, vivant, ressuscité et présent à son Église, à faire ce qu'ils disent et ce qu'il veut : il se rend présent physiquement sur l'autel. Puis, dans un acte nouveau, localisé, daté, minuté, à cette messe-ci, distincte et nouvelle, sa puissance spirituelle se saisit de l'être du vin pour le changer en son sang : il verse de nouveau sa Vie dans cette coupe qui signifie son épreuve...

« Ce sang est vivant, bien sûr, ce sang reste animé par l'âme indivise de Jésus et son effusion, que Jésus effectue lui-même et non un prêtre magicien, est toute de l'ordre du signe – *non sanglant* – elle n'est pas épuisante, mortelle, comme une nouvelle crucifixion. C'est Jésus qui accomplit *de nouveau* ce qu'il a fait *une fois pour toutes* et pleinement, le sacrifice de sa vie en rémission des péchés.

« Comme on le voit, ce Sacrement ne voit recon- nue sa pleine vérité qu'à ce point où, plus que les

autres sacrements qui se font aussi en mémoire du Sacrifice rédempteur, il est *l'Acte même du Christ corporellement présent*, présent en son prêtre comme sacrificateur, présent comme victime ou hostie sous la double matière de son Corps livré et de son Sang répandu. Saint Thomas avait bien signalé ce signe de mort qu'était "*la séparation des espèces*" tout au long de la question 78. Il avait bien vu en quoi le Christ sur l'autel était victime. Mais pour que le sacrifice de la Messe soit véritable, il fallait encore que le Christ soit prêtre et agisse dans ce sacrement Lui-même une nouvelle fois.

« Telle est l'ACTION sacramentelle de Jésus vivant parmi nous, mais pour quelle fin ? Quels sont les fruits particuliers, à coup sûr extraordinaires, sublimes, de ce sacrifice sacramentel ? » (CRC n° 116, p. 13)

LES FRUITS DU SACRIFICE DE LA MESSE.

Selon notre Père, le signe sensible, visible du sacrement, c'est le Corps du Christ, et non pas le pain et le vin comme selon la théologie de saint Thomas. C'est la présence du Christ dans son Corps, là au milieu des siens, dans son Église.

Il est là dans l'intention de verser son Sang en rémission des péchés comme sur la Croix. Et il le fait, il agit, son Action consiste en l'effusion de son Sang ; et la raison, l'effet de cette Action sacramentelle du Christ souverain prêtre en son Église et pour elle, c'est, selon ses propres paroles, le renouvellement, la commémoration, la célébration de l'ALLIANCE NOUVELLE ET ÉTERNELLE scellée sur la Croix entre Dieu son Père et son Église, sans cesse à restaurer et à parfaire du fait de la malice des hommes, et à souscrire et à honorer par les générations à venir jusqu'à la consommation des siècles.

La conclusion de cette Alliance s'est faite une première fois dans un banquet sacré, un repas sacrificiel, elle se reproduit en chaque messe de la même manière par la COMMUNION SACRAMENTELLE des membres saints de l'assemblée chrétienne avec Dieu, dans la nourriture et la boisson mystiques qui leur sont offertes, ce Pain et ce Vin, MYSTÈRE DE FOI, Corps et Sang du Sauveur immolé pour la multitude.

Cette communion unit aussi les chrétiens entre eux et construit ainsi l'Église dans la charité.

« *Cette coupe, c'est la nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous* » (Lc 22,20), « *en rémission des péchés* » (Mt 26,28). Saint Paul explique le sens et la portée de cette réitération du rite nouveau : « *Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* » (1 Co 11,26)

« Dans le climat de l'Ancien Testament comme

aussi dans celui du paganisme antique, le symbolisme de ce repas sacrificiel était accessible et parfaitement clair à tous. À Pâques, les juifs ne mangeaient-ils pas l'Agneau immolé ? et, faisant mémoire des bienfaits innombrables de leur Dieu, ne célébraient-ils pas le don de la manne dans le désert ? Rien ne leur était donc plus familier que cette sorte de repas commémorant l'Alliance du Dieu Unique et Vrai avec Israël, la célébrant comme un événement passé mystérieusement rendu présent, et renouvelant cet engagement solennel pour en recevoir en retour les bénédictions de Dieu.

« Sans doute, la Nouvelle Alliance s'instituait dans des rites relativement nouveaux, correspondant à la nouveauté du Législateur et de son Sacrifice. Jésus était comme le Moïse de cette nouvelle Alliance et plus grand que lui. Aussi, pour commémorer, renouveler, célébrer le Sacrifice de la Croix, la chair de la Victime est offerte par le Prêtre comme du pain, le Pain véritable et *supersubstantiel* (Mt 6,11) qui assure à son peuple au désert la conservation de la vie ; quant à son Sang, répandu en sacrifice d'expiation pour le péché, il ne donne plus lieu, comme celui des taureaux et des boucs, à une aspersion solennelle du peuple rassemblé mais, plus intimement, à une coupe de bénédiction qui lui est donnée comme un vin de fête, le vin nouveau de l'Alliance définitive.

« Dans la réalité de l'Action sacrificielle, dans la vérité de la commémoration par le Christ et l'Église ensemble – *una cum Christo Ecclesia* – de l'immolation du Calvaire, la rémission des péchés du peuple de l'Alliance est de nouveau effectuée, et voilà une première raison de célébrer continuellement la Sainte Messe. Mais plus encore, dans le symbolisme sacramentel du repas, l'Eucharistie effectuée la nutrition de son Église par le Christ, comme de son Corps, et cela justifie la réitération quotidienne de la Messe par tout prêtre en toute église, partout où *deux ou trois se trouvent réunis au nom de Jésus*.

« Que le sang versé dans la douleur pour l'obtention du pardon et des bénédictions de Dieu, soit devenu le vin de ce banquet sacré signifie la joie que le Christ veut provoquer par cette ivresse sainte, et la reconnaissance du peuple sauvé qui célèbre dans l'allégresse et les cantiques les bienfaits de l'Alliance, le banquet anticipé des noces du Christ et de l'Église en son sang.

« La Présence, l'Action et le Don de Jésus-Christ lui-même dans l'Eucharistie font de ce sacrement, selon ce que dit saint Thomas (quest. 79), le principe constitutif de l'Église et comme le réservoir de toutes les grâces découlant par les autres sacrements comme en autant de canaux pour la vie de l'Église. »

« LA COMMUNION DES FIDÈLES. »

« Mais plutôt que de regarder en arrière, comparant ce sacrement aux cérémonies qui l'annonçaient obscurément, en figures, il vaut mieux le regarder en lui-même et dans la gloire qu'il prépare, la consommation éternelle de l'union de l'Église au Christ, quand elle sera présentée par lui au Père comme une nouvelle créature, toute de justice et de sainteté.

« Or ce qui révèle la perfection ultime de ce sacrement et indique ses meilleurs fruits, c'est qu'il n'est pas seulement un rite d'alliance collective entre Dieu et son peuple, mais qu'il est un don intime du Christ à chacun de ses fidèles, comme l'annonce l'Apocalypse : “*Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi.*” (3, 20)

« Le corps, le sang du Christ sont la nourriture physique et le breuvage de chacun de nous. Ce ne sont pas le pain et le vin, ni leurs espèces séparées de toute réalité, mais vraiment, réellement et substantiellement le Corps et le Sang de Jésus ressuscité et glorieux qui, selon les propriétés du pain et du vin qu'ils se sont données, nourrissent notre être. Tandis que notre corps s'assimile tous les éléments organiques et minéraux qu'ils contiennent, venant de l'ÊTRE du Christ, Celui-ci nous donne en partage les énergies et perfections conjointes à ces matières dans l'unité de son être spirituel.

« C'est pourquoi chaque communion nous donne quelque participation à la vie divine dans ses attributs propres et essentiels dont jouit le Corps glorieux que nous recevons, et en premier lieu l'éternité. Ainsi s'expliquent les paroles si fortes et si merveilleuses du Christ à Capharnaüm : “*Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour... Qui mangera ce pain vivra à jamais.*” » (Jn 6, 54-58)

« Tels sont les effets du Sacrement dont on voit qu'ils sont la source et aussi bien l'ultime consommation de tout don et de toute perfection.

« Cela explique l'importance de la communion en viatique, donnée au moment de la mort pour assurer au fidèle qui s'en va à la rencontre de son Seigneur, la rémission ultime de tous ses péchés et les arrhes de sa résurrection bienheureuse.

« Comment mieux conclure ce traité que par les paroles de saint Thomas, pour la Fête-Dieu, CORPUS CHRISTI :

« *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus. Mens impletur gratia et futuræ gloriæ nobis pignus datur. Alleluia.* » (CRC n° 110, p. 14)

(père Bruno de Jésus-Marie.)

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2020

LA RELIGION CATHOLIQUE DE LA PHALANGE

DEUXIÈME PARTIE : POINTS 16 À 31

LE COMBAT DE LA VIERGE ET DU DÉMON

LES points 1 à 15 (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 225, octobre 2021, p. 7-14) répandent à eux seuls une lumière qui ruisselle de vérités contemplées, objet d'une méditation quotidienne. C'est la respiration de l'âme du phalangiste dans la mesure où il adhère de tout son cœur à la Vérité. Et cela produit dans son âme cet élan d'amour vers ce Dieu Père... qui envoie son Fils, crucifié, au pied duquel se trouve la très Pure Vierge Marie, temple du Saint-Esprit, à laquelle il est tout consacré.

La théophanie trinitaire, eucharistique et mariale de la vision de Tuy occupe tout notre horizon et nous la garderons en mémoire dans nos cœurs, comme Marie gardait toutes ces choses avec soin, les méditant en son Cœur (Lc 2, 19 et 51).

Cet amour, ces vérités, sont combattus, sont niés, déformés, travestis. Aussi du même mouvement que le phalangiste adhère à cette foi, il a une répulsion pour tout ce qui la contredit.

C'est l'objet de la deuxième conférence prononcée au camp. Elle se divisait en deux parties.

I. Qui sont les ennemis du Christ ?

II. Le poste de combat de la Phalange.

POINT N° 16 : LA VIERGE MARIE,

SIGNE DE CONTRADICTION.

Dès les débuts de l'Église, l'Immaculée est Victorieuse de toutes les hérésies qui ont succédé aux persécutions. La liturgie et les Pères la disent : « *Terrible comme une armée rangée en bataille* » (Ct 6,9), mais quand on la contemple montrant son Cœur Immaculé entouré d'épines, ce n'est pas *a priori* une Vierge guerrière... Et pourtant, c'est un fait d'expérience :

1. « *C'est une nécessité inéluctable et une malédiction pour toute secte d'aller s'attaquer et se briser contre cette pierre d'achoppement !* » qu'est la Vierge Marie, depuis Nestorius au cinquième siècle, jusqu'à Vatican II au vingtième.

2. « *La Vierge Immaculée est bien un signe de contradiction, l'occasion d'une révélation des cœurs. En vertu d'une disposition providentielle, Dieu l'a établie gardienne, ou mieux : sauvegarde de l'Église et des chrétiens...* »

« *Elle seule vaincra les hérésies dans le monde entier.* » En écrasant la tête du Serpent qui les suscite.

C'est tellement vrai que notre Père, dans ses livres d'accusations contre Paul VI, et davantage encore contre Jean-Paul II, en appelle à Notre-Dame de Fatima :

« *Très Saint-Père, à travers mon inexistante personne, l'Église, l'Église sainte, notre Mère, l'Église catholique, apostolique et romaine de toujours accuse votre nouveauté et sa corruptrice influence sur la foi, sur les mœurs et sur l'ordre du monde. Mais il est*

une Personne qui vous juge, oui ! de la part de Dieu, dans la Gloire de qui elle trône et va faire justice à son peuple, c'est la très Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu.

« *Elle est descendue du Ciel, à de nombreuses et diverses reprises, en ce vingtième siècle, et toutes ses paroles, tous ses miracles, tous ses gestes et volontés vous sont contraires, ce qui déjà juge suffisamment de tout, dans l'attente d'une sentence infaillible de l'Église militante qui ne saurait certes y contrevenir.* »

Elle est donc bien terrible comme une armée rangée en bataille contre tous les hérésiarques. Son Cœur Immaculé est tout endolori, tout tendre, mais "d'acier" comme disait Jean-Paul I^{er} de cette "miniature de l'Immaculée" qu'est sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Comme était lui-même Jean-Paul I^{er}, contre toute erreur et corruption de la foi qui éloignent les âmes de leur salut et les mènent sur le chemin de l'Enfer.

Le discours de Paul VI, du 7 décembre 1965, prononcé pour la clôture du concile Vatican II, prend « la vieille histoire du Samaritain pour modèle de la spiritualité du Concile », penché avec compassion sur le Goliath moderne. Eh bien ce n'est pas du tout la « spiritualité » de la Vierge Marie, ni du phalangiste qui lui est consacré. Il est éminemment ou "fanatiquement" intolérant pour le culte de l'homme qui se fait Dieu. Mais ce n'est que le revers d'un amour brûlant du Dieu qui s'est fait homme et de sa divine Mère !

A. L'ADVERSAIRE :**POINT N° 17 : CONTRE LE PROTESTANTISME.**

L'exécrable protestantisme. Notre Père éclatait d'indignation lorsqu'il relatait l'histoire de cette révolte insensée de ce moine « fort en gueule » qu'était Luther (CRC n° 94, juillet 1975). C'est dit en termes nobles ici. Le phalangiste « *abomine le libre examen et sa prétendue garantie divine, l'illumineisme individuel, qui caractérisent la religion prétendue réformée qui se dit chrétienne et n'est que luthérienne ou calviniste ou zwinglienne, n'étant que le reflet de l'esprit de ses fondateurs* ».

Voyez cette magnifique Chrétienté médiévale, et ces petits bonshommes qui se dressent au nom de leur esprit personnel contre tout ce qui est d'Église, et particulièrement contre la Sainte Vierge ! C'est misérable et bien décortiqué ici. Avec une petite mention fort utile, parce qu'elle nous concerne, contre le charismatisme, versant sentimental de cet illumineisme où ce qui compte c'est de se sentir bien : « *Car la piété peut même être en hausse partout où elle ne gêne en rien la douceur du mal...* »

Par exemple à Medjugorje.

POINT N° 18 : CONTRE LA FRANC-MAÇONNERIE**ANTICHRIST.**

Les francs-maçons constituent une puissance mondiale redoutable. Ce sont nos ennemis irréconciliables. Le Père Kolbe invoquait les suffrages de la Sainte Vierge en leur faveur :

« *Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous, et pour tous ceux qui n'ont pas recours à vous et plus particulièrement pour les francs-maçons.* »

Ils sont les ennemis acharnés de l'Immaculée : leurs « *manœuvres captieuses [...] sous prétexte d'humanisme libre et tolérant, ont pour premier but d'émanciper les peuples chrétiens du sceptre plein de bénignité et d'amour de Jésus-Christ. Il est facile de voir que, sous des dehors de respect universel et d'agrément de toutes les croyances, se dissimule mal dans la franc-maçonnerie et ses organisations une haine profonde de Jésus-Christ. Tel est leur dénominateur commun, le lien de leur fraternité satanique.* » (§ 1).

Depuis l'humanisme de Pélagé jusqu'à la Révolution de 1789, en passant par le rationalisme d'Abélard, le paganisme jouisseur de la Renaissance et la « philosophie des Lumières », le « culte de l'homme » a tenté de « *substituer à Jésus-Christ, Dieu fait homme, l'Homme lui-même, l'idée de l'Homme en laquelle chacun peut se reconnaître et s'idolâtrer, l'Homme qui se fait dieu* » (§ 2 et 3).

4. « *Le phalangiste est l'ennemi et la cible des sociétés secrètes.* » Oui oui, il faut le savoir quand on s'engage à la Phalange, on est la cible, on est dans

leur collimateur. Comme le talon de la Sainte Vierge que le « serpent » a reçu pouvoir d'atteindre (Gn 3,15).

Mais cela n'est pas le pire. Comme répondait sainte Bernadette à qui lui demandait si elle avait peur des Prussiens qui arrivaient, elle répondit : « *Je ne crains que les mauvais catholiques.* »

Elle visait les libéraux.

POINT N° 19 : CONTRE LE PRÉTENDU LIBÉRALISME.

1. « *Les sociétés secrètes auraient livré un combat bien vain à l'Église de Jésus-Christ si elles n'avaient trouvé en son sein des traîtres pour leur en ouvrir les portes et la leur livrer : les libéraux.* »

Des traîtres ! le mot est pesé et on pourrait l'illustrer de toute une galerie de portraits... de Lamennais à Maritain, en passant par Dupanloup, Léon XIII et Paul VI !

« *Catholiques, les libéraux le sont et prétendent l'être plus que les autres, parce qu'ils refusent, au nom de l'Évangile de Jésus-Christ, de combattre les ennemis de Jésus-Christ. Ainsi finissent-ils par avoir pour amis et pour alliés leurs ennemis de jadis, et pour ennemis les gens de leur propre maison, leurs frères catholiques contre lesquels, d'ailleurs, ils s'acharnent depuis près de deux siècles avec férocité.* »

À force de faire ami-ami avec les autres en disant que Jésus-Christ veut que tous les hommes soient fraternels et s'entendent bien, ils passent leur temps à expliquer au Monde, à la chair – Macron et ses lois infâmes – au Diable lui-même, Xi Jinping : « *Oui, nous sommes amis maintenant depuis le Concile !* » Tellement amis des ennemis qu'ils en deviennent ennemis de leurs amis, de nous autres...

Mais il faut aller plus loin.

2. « *Par un singulier dérèglement de l'esprit et du cœur, dont ils se targuent comme d'une marque de grande intelligence et de générosité, les libéraux refusent de croire jamais leurs adversaires aveuglés par le fanatisme ou par la haine.* »

Moulin-Beaufort avec Macron. Mais aussi le pape François avec Xi Jinping.

« *Aimant adopter leur point de vue, ils s'appliquent à lui accorder les mêmes chances de vérité, la même crédibilité, la même force qu'au leur, qui est le point de vue catholique.* »

« *C'est faire bon marché de la vérité pour aboutir enfin, sous prétexte de charité, au nivellement de toutes les croyances.* »

« Il faut respecter » le musulman qui fait sa prière au milieu de la rue, comme la carmélite en adoration devant le Saint-Sacrement. Tout ça, c'est pareil ! c'est tellement pareil que l'éloge du ramadan fait plutôt pencher la balance en sa faveur, contre la « morbidité » des pénitences de carême...

3. « *En conséquence, ils exigent de l'Église une attitude conciliante, la fin des anathèmes, le dialogue et la recherche commune de la vérité avec les hommes de toutes croyances, et déjà ils proclament une trêve unilatérale qui ouvre la communauté catholique à l'influence de ses ennemis acharnés et leur livre ses fidèles sous prétexte de réconciliation universelle et d'égale charité envers tous.* »

C'est exactement la description de ce que le pape François a fait par ses accords Rome-Pékin. Aux dépens de ses plus fidèles enfants, les catholiques "clandestins", persécutés, emprisonnés, martyrisés.

« *Gagnés au grand principe maçonnique de la tolérance, ils jugent dès lors notre foi, sûre d'elle-même et de sa vérité, d'un intégrisme insupportable, d'un fanatisme, d'une étroitesse d'esprit et de cœur digne de condamnation et d'exclusion. C'est ainsi que ces apôtres de la tolérance se muent en dénonciateurs, en calomniateurs, en inquisiteurs et persécuteurs de leurs frères qu'ils veulent bannir de l'Église ou reléguer en quelque retraite perdue, pour que règne enfin la charité avec la liberté!* »

Ce sont des Judas.

Et il faut vraiment en avoir horreur. Mais ce libéralisme universellement répandu est une tentation. Il faut vraiment prier la Sainte Vierge de nous forger des convictions « d'acier » et de nous donner la force de ne pas nous laisser glisser... À des autorités qui faisaient alliance avec les communistes, Notre-Dame n'a cessé de réclamer sa petite consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, substituant à leur prétentieuse et fausse charité, la conversion des uns et des autres : catholiques conciliaires et orthodoxes schismatiques, à la foi catholique pour tout restaurer dans le Christ par le Cœur Immaculé de Marie. Mais le Concile, en proclamant la liberté religieuse a, au contraire, "consacré" le pacte des libéraux avec le diable !

POINT N° 20 : LA LIBERTÉ RELIGIEUSE,

SUBVERSION DE LA FOI.

1. « *Les libéraux, fatigués ou dégoûtés de lutter contre un monde hostile, contre les sociétés secrètes qui détiennent les sources du pouvoir, des honneurs, de l'argent, ont donc décidé de réconcilier l'Église avec ce monde, par un ralliement déguisé en "compréhension" de toutes les opinions, jusqu'aux plus ennemies de notre foi. Comme s'il y avait une commune mesure [...] entre le Christ et Bélial!* »

2. « *Jadis la religion révélée, sa divine vérité, ses lois, ses sacrements, descendus par Jésus-Christ du Ciel sur la terre, s'opposaient radicalement aux ténèbres de l'erreur et de l'impiété jaillies des enfers. Maintenant, toutes les représentations et convictions religieuses ou philosophiques jaillissent*

également, uniformément, de la conscience humaine. Entre elles, le libéral ne perçoit pas de différence fondamentale. Ce que chacun estime vérité et bien a donc les mêmes droits, la même valeur, la même authenticité que ce qu'il estime erreur ou impiété chez les autres. »

C'est le dogme maçonnique par excellence, opposé à celui de notre Foi selon lequel Jésus-Christ est le Fils de Dieu et cela change tout dans l'univers ! Car enfin, un Dieu qui descend pour transformer le monde, ça change tout ! Je dois donc démontrer à mon prochain qui le nie, qu'il se trompe, par charité pour lui et par respect pour Jésus-Christ.

Mais non ! « Depuis cent cinquante ans les libéraux se sont fatigués de ce travail, de ce combat pour leur Église, pour le salut des âmes, et ils se reposent tranquillement en disant : chacun sa croyance. Moi, je pense qu'il ne faut pas tuer son enfant, mais madame "une telle", qui est ma voisine, pense qu'elle a le droit de le tuer, je n'ai pas le droit de juger, de m'immiscer dans ses affaires, ça la regarde... »

Notre société française croule de ces conséquences de la liberté religieuse.

3. « *Nulle autorité sociale n'a le pouvoir d'imposer le respect de la vérité et du bien, ni non plus celui d'empêcher l'erreur et le mal.* »

4. La distinction entre le domaine *intime* des convictions religieuses et le domaine social du pluralisme impose la stricte égalité des opinions, où tout est plausible, rien n'est certain.

5. « *La foi en recherche* » est une intrusion de la « *recherche* » maçonnique jusqu'à l'intime de la « *foi* » chrétienne.

6. « *La science libérale consiste à nier et rejeter toutes les preuves apologétiques de la vérité catholique [...]. Elle a porté un coup mortel à l'intelligence catholique.* »

Voyez nos évêques. Quand il s'agit de défendre la morale catholique contre toutes ces lois innommables, jamais, au grand jamais, ils ne feront appel à l'autorité de Dieu en disant : « Dieu le défend ». Non, ils vont multiplier les considérations sur le bien de l'homme et sa dignité, et ravalier la vérité « *au niveau d'existence de la plus insignifiante des opinions...* »

7. « *La réponse du phalangiste, elle, est sans faille. Ayant pour unique amour Jésus-Christ et sa Mère, rien ne lui tient plus à cœur que la Vérité qui découle de leur Unique et Sacré Cœur. Il dénoncera fermement l'irréligion et les fausses religions, et plus encore le libéralisme qui prétend les tolérer toutes pour leurs "valeurs spirituelles".*

« *En revanche, il développera les preuves de sa foi et affichera sa dévotion face aux incrédules. Le Saint Suaire de Notre-Seigneur taché de son Précieux Sang,*

témoin incontestable, aux yeux de la science la plus moderne, de la mort et de la résurrection du Christ, est le labarum de la Phalange dans sa Croisade contre l'incrédulité moderne. Elle voue un culte public à cette insigne Relique, car le Sacré-Cœur de Jésus désire entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion.»

POINT N° 21 : CONTRE LE MODERNISME.

«Le plus grand péril pour la foi catholique a été de tout temps la négation déclarée ou dissimulée de la divinité du Christ, Dieu et homme parfait.»

1. Le phalangiste démasque la distinction moderniste du «*Christ de la foi*» et du «*Christ de l'histoire*», solennellement condamnée par saint Pie X.

2. *«Le phalangiste se dresse contre le modernisme [...] en proclamant le parfait accord de la foi, de la raison et de la chaîne des faits historiques qui relie le passé au présent.»*

3. *«Le phalangiste arrachera leurs masques aux modernistes, loups ravisseurs déguisés sous des peaux de brebis et parfois tenant la houlette des pasteurs.»*

POINT N° 22 : CONTRE LE PROGRESSISME

DE LAMENNAIS.

«L'impatience, le rêve fou, la prophétie révolutionnaire, puis la déception qui conduit implacablement à l'apostasie, trouvent en Lamennais leur illustration indépassable. Il était aisé de prévoir d'emblée où son progressisme le conduirait. Car une fois admis que Jésus n'a rien obtenu, n'a rien fait de glorieux dans son Église par la force de son Esprit jusqu'à nos jours, il faudra conclure qu'il n'est pas Dieu et que tout l'effort inspiré de lui est pareillement vain. À moins que l'on se juge soi-même plus grand que Jésus-Christ, et vrai sauveur et messie !»

1. Lamennais voulait tout simplement que l'Église se dégage de la Chrétienté par «*une réforme globale des institutions, une révolution mystique des peuples soulevés par l'Esprit, qui ouvrira le millénaire, l'âge du Saint-Esprit, la nouvelle Pentecôte, cieux nouveaux et terre nouvelle*».

2. *«Mais la substitution de ces visions chimériques à la réalité des traditions est l'œuvre d'esprits humains, de novateurs plus sujets que personne à l'erreur; mécontents, entêtés, ambitieux. Ce sont eux qui osent, selon leurs inspirations sans contrôle, trancher de l'essentiel et de l'accessoire, du bon et du mauvais, du divin et de l'humain, du caduc et du permanent ! Et ils tranchent dans le vif d'un corps, d'une âme, qui sont ceux mêmes de l'Église et de la Chrétienté ! Périlleuse chirurgie. Puis, dans*

l'espace laissé libre par tant de retranchements, les visionnaires organisent leurs idéales créations, toutes plus inhumaines, arbitraires, hasardeuses les unes que les autres, à qui mieux mieux étrangères et contraires à ce qui s'était vu et fait dans un passé détesté.»

3. Ce qui est fait sans la tradition ou contre elle, est fait sans l'Esprit de Dieu et contre eux.

Le fait même que Lamennais déclare la guerre à toute cette société chrétienne au nom de la révolution et de la liberté montrait qu'il abandonnait le grand bateau de l'Église, la grande tradition et qu'il ne pourrait rien faire.

Ainsi les progressistes, forts pour détruire les œuvres de Dieu riches d'un grand passé, s'avèrent incapables d'édifier des œuvres saintes et durables. Ils finissent dans le désespoir et les ténèbres de l'apostasie comme Lamennais remplaçant la statue de la Vierge par celle de la "Liberté".

«C'est une histoire lamentable que celle du progressisme chrétien et du drame de tant d'âmes sacerdotales qu'il a dévoyées et perdues, ce progressisme qui est le premier moteur de l'ébranlement conciliaire et postconciliaire de Vatican II !»

Autre ennemi de l'humanité et de l'Église, de la Chrétienté, Jacques Maritain:

POINT N° 23 : CONTRE L'UNIVERSALISME

DE MARITAIN.

Converti à l'Action française par le Père Clérissac au début du vingtième siècle, Jacques Maritain renie l'Action française et va à l'autre extrême du personnalisme chrétien, de la démocratie chrétienne, jusqu'à rejoindre les Rouges du Front populaire.

«L'impatience des divisions religieuses du monde et des trop étroites limites de l'Église, produit des méfaits comparables à l'impatience des progressistes pour les lenteurs de l'histoire et les imperfections séculaires de l'Église.»

1. *«À certains grands cœurs modernes»,* comme Maritain, l'Église paraît trop étroite, la Chrétienté trop indigne de l'Esprit-Saint... *«qui, Lui, ne se tient point en un ghetto et que nulle barrière n'arrête !»*

Il faut donc renverser les barrières et inaugurer ce qu'il appelait «*une nouvelle Chrétienté*» fondée sur une doctrine plus généreuse, plus large que les dogmes étroits, dont toutes les portes soient ouvertes, à droite, à gauche, au milieu, par-derrière, par-devant.

2. Par une inversion du mouvement de la révélation biblique, la «*naturalisation*» du surnaturel réduit «*nos dogmes, nos sacrements, nos liturgies à une mythologie, à un trésor de symboles profondément et seulement humains, manifestant la valeur suprême des choses charnelles, terrestres, humaines. Puis, par un mouvement complémentaire*», la surnaturalisation du

naturel exalte les « réalités du monde présent jusqu'à en faire l'absolu, le divin de l'histoire humaine, rejetant totalement de nos horizons le Christ, Dieu descendu du Ciel, et son Église, notre Mère qui nous reconduit sur ses traces vers ce Ciel où Il est retourné ».

3. Par une « révolution tranquille s'accomplirait cette immense mutation voulue par l'Esprit, annoncée par les signes des temps, exigée par le monde moderne. Au lieu d'être fondée sur la foi en Dieu et soumise à l'Église romaine, la nouvelle Chrétienté serait fondée sur la foi en l'homme, base de la civilisation moderne [...], dénominateur commun de toutes les idéologies et croyances jadis concurrentes, désormais convergentes : la Déclaration des droits de l'homme » substituée à l'Évangile des Béatitudes et de la Croix.

4. « Le phalangiste refuse d'emblée cette chimère. Il sent le blasphème, il voit l'apostasie à peine déguisée dans cette substitution audacieuse du culte de l'Homme au culte de Dieu au centre et au sommet de cette prétendue Chrétienté nouvelle. Car, enfin, cette religion, c'est le culte de l'homme, de tout l'homme, de tous les hommes, sauf d'un seul, du Seul qui vraiment mérite ce culte : Jésus-Christ ! »

Cet *Humanisme intégral* de Maritain est, avec le *Réformisme* du Père Congar, le second moteur de la subversion conciliaire et postconciliaire du pape Paul VI et du concile Vatican II.

POINT N° 24 : LA PERVERSION INTÉGRALE :

LE M.A.S.D.U.

Après Félicité de Lamennais et avec Jacques Maritain, Jean-Baptiste Montini forme la troisième personne de cette trinité maléfique :

« Depuis les origines, Satan soulève l'orgueil des hommes dépravés, contre Dieu, contre le Christ et contre l'Église. Ces révoltés forment sous son influence des "contre-Églises", de même structure, autant qu'ils le peuvent, et d'esprit opposé. Tels sont aujourd'hui la franc-maçonnerie ploutocratique, le racisme totalitaire, le communisme athée. "Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu." (Saint Augustin) »

1. Un nouveau plan de Satan s'est fait jour, et a peu à peu pris toute sa force : c'est ce que nous appelons le MASDU. Aboutissement logique des rêveries de Lamennais, de Sangnier et de Maritain, le Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle rêvé par Paul VI, fait du culte de Jésus-Christ, Dieu fait homme, le fondement du culte de l'Homme, qui se fait Dieu.

« Une prodigieuse réforme de l'Église doit l'amener

à entrer au service de la révolution mondiale dont le but est l'avènement d'une démocratie universelle de justice et de paix, fondée sur la liberté, l'égalité, la fraternité. »

Toutes les religions sont invitées à travailler ensemble dans ce but humain, philanthropique. Quand on aura invoqué Bouddha, Mahomet, Confucius et Jésus-Christ, pour aider chacune des "Églises", chacune des religions, chacun des cultes, à pratiquer la générosité, le dévouement, l'intelligence, tous les hommes, avec le secours de leur religion, chacun la sienne, vont promouvoir ensemble le même idéal ; et donc la paix, la prospérité, la culture régneront !

C'est Assise ! dont la réunion présidée par Jean-Paul II, le 27 octobre 1986, passera dans l'histoire de l'humanité pour un moment de folie, d'absurdité : le Pape avec tous les oulémas, tous les inventeurs de religion, tous ensemble rangés en rangs d'oignons ! Chacun prie son dieu à sa manière ! L'Indien avec le calumet de la paix, etc. Le Pape au milieu, qu'est-ce qu'il fait ?! Ils sont tous à invoquer chacun leur dieu ! Comme ils invoquent tous chacun leur dieu, de connivence tous leurs dieux vont se mettre d'accord pour que l'humanité soit heureuse... Il faut le faire ! C'est le Masdu. En lieu et place de la Chrétienté, des leçons de son histoire, de son ordre, de son héroïsme, de sa sainteté, qui a conquis le monde !

Le combat de notre Père contre ce monstre apocalyptique s'identifie à celui du Cœur de la Sainte Vierge dont sœur Lucie a entendu la douce Voix murmurer : « "Dans le temps, une seule foi, un seul baptême, une seule Église, sainte, catholique, apostolique. Dans l'éternité, le Ciel !" »

B. NOTRE POSTE DE COMBAT :

POINT N° 25 : LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE.

1. La Contre-Réforme Catholique, entreprise par notre Père contre la Réforme de l'Église initiée par Jean XXIII et poursuivie par Paul VI avec une main de fer, se dresse contre le plan diabolique d'un changement de religion, égout collecteur du progressisme latin, du libéralisme anglo-saxon et du modernisme germanique.

2. L'abbé de Nantes le déclare tout crûment : « L'épouse du Christ s'est prostituée au monde de Satan » par cette réforme. Son langage est celui des prophètes de l'Ancien Testament aux prises avec l'apostasie d'Israël.

3. Le phalangiste oppose à ce MASDU infernal le culte de l'Immaculée Conception, victorieuse de toutes les hérésies dès l'origine.

4. « Pressé de rebâtir et de repeupler la Cité de Dieu, il ferme la parenthèse de cette sinistre époque,

laisse le Masdu à l'enfer. En vertu de sa consécration à l'Immaculée Conception, il conserve la foi, l'espérance et la charité chrétiennes, il demeure un enfant de Marie et de l'Église, dévoué, attaché à en maintenir les traditions ; il combat pour la Chrétienté qui seule a fait le monde habitable, a su rendre la vie heureuse et procure le salut éternel des âmes à travers les vicissitudes de l'existence temporelle... »

« Selon la parole du Seigneur : “ Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît.” Le reste, à savoir, la civilisation, l'ordre et la paix, la justice, la prospérité.

POINT N° 26 : LA LIGNE DE CRÊTE.

Entre deux abîmes, ceux du schisme et de l'hérésie, le phalangiste marche sur le chemin qui mène jusqu'à Dieu : celui du Cœur Immaculé de Marie, déjouant le « plan de l'Adversaire de pousser hors de l'Église ceux qui gardent la foi pour que ceux qui l'ont perdue puissent s'y maintenir et y dominer. » (§ 2)

Des convictions d'acier tiennent une position inexpugnable, mais avec quelle possibilité d'action ?

C'est le point suivant.

POINT N° 27 : LA CHARITÉ ET LA MISSION.

« Moine-missionnaire », cette vocation reçue du Père de Foucauld s'applique non seulement aux petits frères et aux petites sœurs du Sacré-Cœur, mais à la Phalange de l'Immaculée, leur tiers ordre.

Cependant, « il est certain que la Phalange ne doit pas attendre de la bonne disposition spontanée des pasteurs de l'Église sa mission au service de ses frères. Elle doit la revendiquer en manifestant l'orthodoxie de sa doctrine, sa volonté de sainte charité et son zèle, respectueux de la hiérarchie, désirant avec ardeur porter aide spirituelle et temporelle à un monde en perdition. » (§ 3)

Par le malheur du temps, c'est un fait que la Phalange ne peut plus rien attendre d'une hiérarchie hostile. Sœur Lucie l'avait annoncé au Père Fuentes en 1957, à la veille de la mort de Pie XII et de l'avènement de Jean XXIII ! Ni dans l'ordre de la piété, de la charité, ni dans l'ordre du service, de la mission : « N'attendez pas que vienne de Rome, ni des congrégations religieuses, un appel à la pénitence. »

Cette double dimension trouve cependant son accomplissement dans la Consécration de la Phalange à l'Immaculée.

Car la solution est d'être abandonné entre les mains de la Sainte Vierge pour lui être un instrument. Elle s'occupe de tout. « Et ma foi ! disait notre Père, Je peux vous garantir que pour ce qui est de la

nourriture spirituelle, on ne manque de rien, et pour le service, on croule sous le travail apostolique... »

Et au cœur de l'Église !

Car ces deux ordres d'action de la charité et de la mission ont de toute façon pour cadre l'Église. C'est pour cela que les points suivants en traitent avec précision.

POINT N° 28 : L'ÉGLISE EST ROMAINE.

« Monsieur l'abbé est romain », disait de l'abbé de Nantes l'abbé Berto à certains prêtres qui penchaient dangereusement vers le schisme.

C'est tout ce sens « romain », si rare dans l'Église postconciliaire, qui constitue la perle de notre héritage.

« Comment pouvez-vous être contre le Pape ? » nous demande-t-on. Ah, il n'y a pas plus “ papiste ” qu'un phalangiste !

1. « Disciple du Christ, le phalangiste est d'abord attaché à son Vicaire sur la terre, le Souverain Pontife, évêque de l'Église de Rome qui est “ la mère et la maîtresse de toutes les Églises ”. Là est le centre de l'unité, le comble de la sainteté, le conservatoire des traditions apostoliques, la mesure et l'ordre de la catholicité. Là est la règle de la foi, la loi suprême des rites, la souveraineté du droit.

« Jésus-Christ a voulu la papauté, et l'Esprit-Saint l'a façonnée et dotée de ses organes propres de gouvernement universel, la Curie, et de tout ce qui est nécessaire à sa pleine souveraineté et à son indépendance séculaires, à savoir une Ville, une citoyenneté propre, des ressources stables et libres, une défense. C'est dire la nécessité du Pouvoir temporel des Papes que les ennemis de l'Église n'ont eu de cesse de donner à détester au monde, de réduire et de pratiquement abolir. »

2. Le Souverain Pontife doit enseigner, sanctifier, gouverner le peuple de Dieu.

Enseigner, c'est proclamer la foi catholique, la transmettre au peuple fidèle et ainsi garantir l'intangibilité du dépôt de la révélation confiée à l'Église, en condamnant et anathématisant toute erreur ou hérésie.

Sanctifier le peuple de Dieu c'est lui assurer la communication de la grâce par tous les moyens que Jésus-Christ a mis à la disposition de son Église, donc en veillant à la validité et à la dignité des rites et des sacrements, interdisant les modifications qui en corrompent la pureté, excommuniant les fauteurs de nouveauté.

Gouverner le troupeau, des pasteurs comme des fidèles, en maintenant la communion hiérarchique contre tout schisme, en rendant la justice pour remédier à toute division et toute oppression, comme pasteur et juge immédiat de tous les chrétiens. Enfin, chef suprême de la Sainte Église, à lui revient de

procéder à sa réforme intérieure si elle s'avère nécessaire, par ses prescriptions souveraines ou par l'indiction d'un Concile général, et de veiller à la défense et protection de la Chrétienté contre tous ses ennemis en décidant et prêchant la Croisade, en condamnant les guerres injustes, en excommuniant les tyrans et les princes félons ou apostats.

3. *« Sachant l'infirmité de toutes choses humaines, le catholique a besoin de s'appuyer à la fermeté divine de ce Roc et, dans la mobilité universelle, à cet axe sûr et stable. Il est par principe et par expérience Romain, ultramontain, papiste, infaillibiliste. C'est par le Pape régnant qu'il se sent sûrement rattaché à Pierre, car le Saint-Père est son vrai et unique successeur, et uni à l'Esprit-Saint de Jésus-Christ, car le Pape est son Vicaire suprême. »*

4. Et voici l'important qui résume toute notre position par rapport aux papes Paul VI et Jean-Paul II, écoutez bien ça :

« La règle phalangiste du service du Pape est si grave et primordiale qu'en cas de doute sur le vrai Pape, sur sa légitimité, son orthodoxie, son orthopraxie, les deux voies de l'obéissance aveugle ou de l'opposition légitime sont tenues pour possibles et toutes deux honorables. Car l'une, par sa protestation [nous autres], sert la papauté de toujours et l'exempte de tout reproche, et l'autre par sa soumission maintient l'autorité du Pape du jour en vue des infaillibles lendemains. »

« Notre position est donc claire : nous avons protesté, le Pape a accepté notre protestation puisqu'il ne nous a pas exclus. Par conséquent, nous avons gardé l'orthodoxie et pour ainsi dire, paradoxalement, nous la lui avons fait garder, au moins passivement. Et l'autre, par sa soumission, maintient l'autorité du Pape. Heureusement qu'il y a nombre de prêtres, de chrétiens qui sont fidèles au Pape et aux évêques aveuglement, c'est l'Église qui continue. Ce n'est pas la vocation de tout le monde de faire des libelles d'accusation du Pape. Mais je voudrais que ces gens-là se rendent compte que nous, nous faisons un autre travail qui est plus périlleux, mais qui quand même, demandant au Pape de faire justice et de dire où est la vérité est très utile aussi. Il faut les deux ! »

5. *« Cependant, en ces temps de désorientation diabolique, Notre-Dame de Fatima a annoncé que le Pape lui-même serait "vacillant", au milieu d'une "grande ville à moitié en ruine" : l'Église sainte dévastée par le concile Vatican II. »*

C'est pourquoi, *« il n'est pas bon que les Papes puissent impunément manquer à leurs devoirs à longueur d'année et de pontificats, s'égarer eux-mêmes dans leurs opinions hérétiques, dans leurs nouveautés schismatiques et leur conduite scandaleuse, laisser souffrir les âmes et pâtir la Chrétienté,*

réserver leurs faveurs à tout ce qui est mauvais et leurs rigueurs à tout ce qui est bon, sans que nul n'élève la voix dans l'Église, parmi les cardinaux, les évêques, le peuple de Rome.

« Seul à s'opposer ouvertement à la formidable apostasie dans l'Église, cautionnée et appuyée par l'autorité des Papes successifs depuis Jean XXIII, c'est pour avoir cru à l'indéfectibilité du Siège apostolique que l'abbé de Nantes s'est adressé au Pape pour lui faire remontrance, en trois livres d'accusation réclamant légitimement et canoniquement un jugement doctrinal infaillible. À sa suite, la Phalange attend la réponse de Rome, prête à assumer les devoirs qui en résulteront dans la défense de la Sainte Église, avec l'épée de la vérité et sous le bouclier du droit de son Père fondateur. »

POINT N° 29 : L'ÉGLISE DIOCÉSAINNE.

L'évêque n'est pas le représentant du Pape, mais il est le successeur des Apôtres.

1. Le Pape est notre supérieur immédiat, l'évêque n'est donc pas entre le Pape et nous. *« Chaque région de la terre est confiée à un évêque, successeur des Apôtres, pour gouverner un diocèse, portion de territoire à lui confiée par l'Évêque des évêques »,* successeur de saint Pierre, Vicaire du Christ.

L'évêque est maître en son diocèse.

2. Malheureusement, le vingtième siècle a inventé le gouvernement "synodal", – en russe, "soviet" –, qui a fait chaque évêque membre d'une Commission, d'une Conférence, de telle manière qu'ils ne travaillent plus qu'en équipe, c'est-à-dire que chacun est annihilé par la Conférence elle-même, et plus aucun d'entre eux n'a la liberté de penser, de parler, d'agir en son diocèse. C'est pourquoi il n'y a plus d'évêques en France !

3. Nous, nous voulons que l'évêque retrouve sa dignité et son autorité sans lesquelles les Églises locales disparaîtront.

POINT N° 30 : LA PAROISSE,

COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE.

1. *« Le phalangiste ne connaît que trois communautés hiérarchiques et fraternelles dans l'Église : la papauté, le diocèse, la paroisse. Rome est le siège de la souveraineté infaillible, sainte, suprême. Le diocèse est le siège de l'autorité tutélaire, prochaine, quotidienne. Mais, pour chaque fidèle, la paroisse est le lieu providentiel constant et normal de son culte envers Dieu et de sa charité fraternelle. Le curé qui en est le pasteur reçoit ses pouvoirs de l'évêque pour être au service de tous selon les us et coutumes de cette communauté primordiale. »*

2. « À l'encontre de tous les efforts des révolutionnaires et réformistes pour substituer à cette cellule de base de l'Église, territoriale et immémoriale, des communautés de personnes individuelles librement rassemblées, sans autre lien que de pure spontanéité, donc flottante, sans lieu et sans passé, la paroisse doit demeurer. Elle seule, par son assise territoriale, peut et doit assurer, nonobstant les caprices de chacun, la prédication de l'Évangile, le service du culte et des sacrements, le gouvernement des âmes. Ainsi s'efforcera-t-elle de retenir sous ses ailes tous ses enfants, de la naissance jusqu'à la mort. »

3. « Le phalangiste est bon paroissien ; il aime à se retrouver, parmi le tout-venant des fidèles, l'un d'entre eux, pour l'essentiel commun et permanent de la vie chrétienne. Au contraire des intellectuels qui la méprisent et d'une élite prétendue qui la fuit à cause de ses promiscuités.

« À cet échelon inférieur, la vie de l'Église doit être réaliste, communautaire, traditionnelle. Et il est bon que, désigné par élection, un conseil de marguilliers, sous la présidence d'honneur du curé, administre les biens et veille au maintien de la religion, au respect des choses saintes et à la fidélité aux traditions.

« S'instruire au catéchisme et aux homélies dominicales, recevoir les sacrements en temps voulu, participer à la liturgie, aux dévotions, aux sacramentaux et à toutes les œuvres charitables, apostoliques et missionnaires, définit la religion populaire qui est, dans le cadre paroissial, la mystique foncière, esthétique, éthique, du peuple catholique à travers les âges. C'est donc là, qu'avec l'accord de son curé, le phalangiste cherchera à introduire la récitation du chapelet, quotidienne s'il est possible, ainsi que la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois demandées par Notre-Dame de Fatima. »

POINT N° 31 : LA FAMILLE, CELLULE DE CHRÉTIENTÉ.

« C'est dans la famille que la religion naît, s'entretient, se cultive par le soin des parents et qu'elle passe d'une génération à l'autre. Donc, la famille est non seulement la cellule de la société terrestre, temporelle, mais c'est vraiment la cellule de base de la religion.

1. « Pour le phalangiste, la société humaine chrétienne n'est pas un agrégat d'individus nés enfants trouvés, gyrovagues sans terre ni foyer, s'engageant par contrat facultatif et toujours résiliable dans l'Église de leur choix ; c'est une communauté de familles patriarcales, dynastiques, profondément attachées à une terre, à une maison, à des biens et à des traditions. Et leur foi chrétienne est la première de ces traditions, engagée ainsi dans leur existence temporelle la plus concrète. »

« Dans l'Église, nous ne sommes pas des enfants

trouvés, nous avons été portés à des fonts baptismaux, dans une certaine paroisse, par certains parents qui se sont engagés à nous donner l'éducation chrétienne. Nous reviendrons dans cette église sous la protection de ces mêmes parents pour notre communion solennelle, notre confirmation. Nos parents seront là pour se porter garants de nous au jour de notre mariage et enfin quand nous aurons eu des enfants, tout continuera et le jour de notre enterrement, nous serons entourés encore de notre famille. »

2. « Les familles sont en Chrétienté les premières et les plus stables puissances sociales, en quelque sorte souveraines, que toute autorité est tenue de respecter. Recevant de leur curé tout l'équipement de leur vie chrétienne, c'est pourtant à elles seules, sous la responsabilité du chef de famille, qu'il revient de l'organiser et de la mener selon leurs traditions. Ainsi les écoles, les corporations, les mutuelles, les hôpitaux relèvent naturellement des chefs de famille, car toute paternité vient de Dieu. »

« C'est-à-dire que vos familles se tiennent à cause d'un lien qui est plus fort que tout, c'est la foi chrétienne. Si vous en êtes persuadés, heureux êtes-vous !

3. « Ce sont les familles chrétiennes de tradition et de forte autorité patriarcale, unies, nombreuses, qui, au sein des paroisses, sont les conservatoires de la foi et des vertus, jusqu'à l'héroïsme et la sainteté. Le clergé doit s'en faire non le maître, mais le défenseur, le guide et le serviteur [tous les mots sont pesés], car c'est d'elles que viennent les vocations sacerdotales et religieuses, les grandes vocations missionnaires, et l'abondance des nouvelles générations de chrétiens.

« Les familles restent, le prêtre passe ; le mal est venu dans nos vieilles Chrétientés d'un clergé "démocrate" qui, par ruse et par violence, s'est acharné contre les institutions familiales traditionnelles, pour leur substituer des mouvements plus maniables, de "militants", forts pour détruire, incapables de rien édifier et désespérément stériles. »

4. « Le phalangiste restaurera la famille, en commençant par la sienne, sur le modèle et à l'imitation de la Sainte Famille à Nazareth. »

Selon l'ultime message de "Notre-Dame du Rosaire", à Fatima, le 13 octobre 1917. Après avoir mis fin à son entretien avec Lucie et être remontée dans l'immensité du firmament, elle apparut de nouveau à Lucie, François et Jacinthe, vêtue de blanc avec un manteau bleu, à côté du soleil, avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus.

Jésus, Marie, Joseph, comme à Nazareth. Saint Joseph et l'Enfant-Jésus semblaient bénir le monde avec des gestes qu'ils faisaient de la main en forme de croix. (à suivre) **(père Bruno de Jésus-Marie.**

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2021

GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE**DEUXIÈME CONFÉRENCE :****LE CONCERT DES NATIONS CHRÉTIENNES
(496-1517)**

L'ÉTUDE du dessein de Dieu dans l'histoire ou "orthodromie" « nous tire des contraintes de la géographie et de l'histoire jusqu'aux élévations de la Révélation divine » (session de *Pentecôte 1991*). C'est ainsi que, à la recherche de la force axiale et du fil directeur de l'histoire universelle, comme des fondements, beautés, vertus, raisons, de notre civilisation, notre Père et frère Bruno nous ont conduits dans un premier chapitre, de Jérusalem et d'Athènes jusqu'à Rome (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 225, octobre 2021, p. 22-33), récoltant dans leur course un triple héritage, incomparable : « La GRÈCE antique nous a donné le sens de la vérité, la connaissance qui entraîne l'amour et dirige la droite action, socle de la foi. ROME nous a légué le sens de l'ordre, condition du bien commun social. JÉRUSALEM, elle, ne nous a laissé ni vérité métaphysique ni loi politique, mais son fruit de Vie, c'est quelqu'Un : le Christ Jésus, Fils de Dieu, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

Dans les années 410-420, au moment où l'Empire romain chancelait sous les coups des barbares, saint Augustin entreprit la rédaction de son œuvre monumentale : "*LA CITÉ DE DIEU*", pour montrer que l'Église romaine était appelée à en prendre la succession. L'évêque d'Hippone formulait, le premier et avec quel génie ! les principes d'une théologie vivante et d'une politique chrétienne en lien avec l'histoire : « *Deux amours ont bâti deux cités, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, et l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu.* » La famille en était la cellule de base, et la patrie l'extension de ces communautés initiales, dans un faisceau de fidélités et de services réciproques. Avec une préscience étonnante, le "Père de l'Occident", qui n'avait sous les yeux que l'*Imperium*, avait deviné la formation des futures patries ou nations. Quand il mourut dans Hippone assiégée par les Vandales (430), Geneviève de Nanterre près de Lutèce avait huit ans...

Il nous faut donc envisager maintenant, sous l'angle géopolitique de la divine orthodromie, les mille ans de Chrétienté qui, en Europe, suivirent la chute de Rome. La nouveauté marquante fut la formation et le développement des nations, inscrites dans la géographie même du continent, en premier lieu de la plus belle qui soit sous le ciel : « *France la Sainte, douce France* », comme leur concertation mutuelle, « *chef-d'œuvre rare, incomparable, de l'Église dans le champ du temporel* » (point 55 de la Phalange).

LES INVASIONS BARBARES

Le cinquième siècle fut celui des grandes invasions, avec à l'est la poussée des peuples asiatiques entraînant la migration vers l'ouest des peuples germaniques par la grande plaine glaciaire, qui, née en Russie, borde l'Europe du Nord et vient mourir dans la Flandre française, et qui restera toujours une aire de peuplement instable (cf. *infra*, carte p. 16).

Le 31 décembre 406, les Vandales, les Suèves et les Alains passèrent le Rhin dans la région de Mayence, déferlèrent sur la Gaule, avant de passer en Espagne puis en Afrique du Nord. Villes ruinées, campagnes dévastées, routes coupées et abandonnées : l'insécurité était partout. Les Wisigoths, eux, longèrent les côtes du sud de l'Europe pour aller s'installer en Espagne, tandis que les Burgondes et les Alamans se taillaient de vastes territoires dans les régions du Rhin et du

Rhône, que les Saxons et les Angles débarquaient sur les côtes orientales des îles britanniques, et que les Francs, installés de longue date sur la rive droite du Rhin, profitaient de la désorganisation générale pour s'étendre dans le nord de la Gaule.

Il y eut aussi les Huns, déferlant de la lointaine Mongolie et qui, sous la conduite de leur terrible chef Attila, passèrent le Danube au milieu du siècle, semant la désolation et l'effroi sur leur passage. Ils se firent refouler en Gaule, où l'on vit comme un signe annonciateur d'une alliance féconde : les Francs de Mérovée s'alliant aux Gallo-romains contre les Huns, sous la conduite du général Aétius.

Pour le quinzième centenaire de la miraculeuse délivrance de Paris par sainte Geneviève (451-1951), Amicus rappelait que ce siècle de Chrétienté naissante « *pratiqua avec candeur la primauté du politique et du moyen militaire qu'il commande* » ; la foi agissante

de l'ange tutélaire de Paris, la diplomatie de saint Aignan, évêque d'Orléans, et le courage de saint Léon le Grand à Rome devant le barbare Attila ont eu leur divine récompense, tandis que la Chrétienté d'Afrique était ruinée pour avoir laissé pénétrer chez elle les Vandales ariens (12 janvier 1951).

Ces migrations massives introduisirent dans l'Empire romain déliquescant des groupes de barbares, que tout séparait des populations autochtones fortement romanisées et déjà en partie christianisées. Mais « *au milieu des malheurs et des dévastations, nos peuples ne bronchèrent pas dans leur foi*, écrit notre Père. *Nous sommes d'un tronc vigoureux, gallo-romains et catholiques. En présence de l'ennemi, l'Église des temps barbares se respectait.* » Et quand l'Empire s'effondra, ce fut elle, l'Église, qui lui succéda, portant en elle-même une image des institutions et de l'ordre romains, et surtout une grâce qui animait son zèle et allait vivifier de proche en proche tout le corps social. Nous en avons de beaux représentants dans nos évêques de Gaule, véritables défenseurs de la cité : saint Loup à Troyes et saint Aignan à Orléans, et surtout, à la fin du siècle, saint Remi de Reims et saint Avit de Vienne.

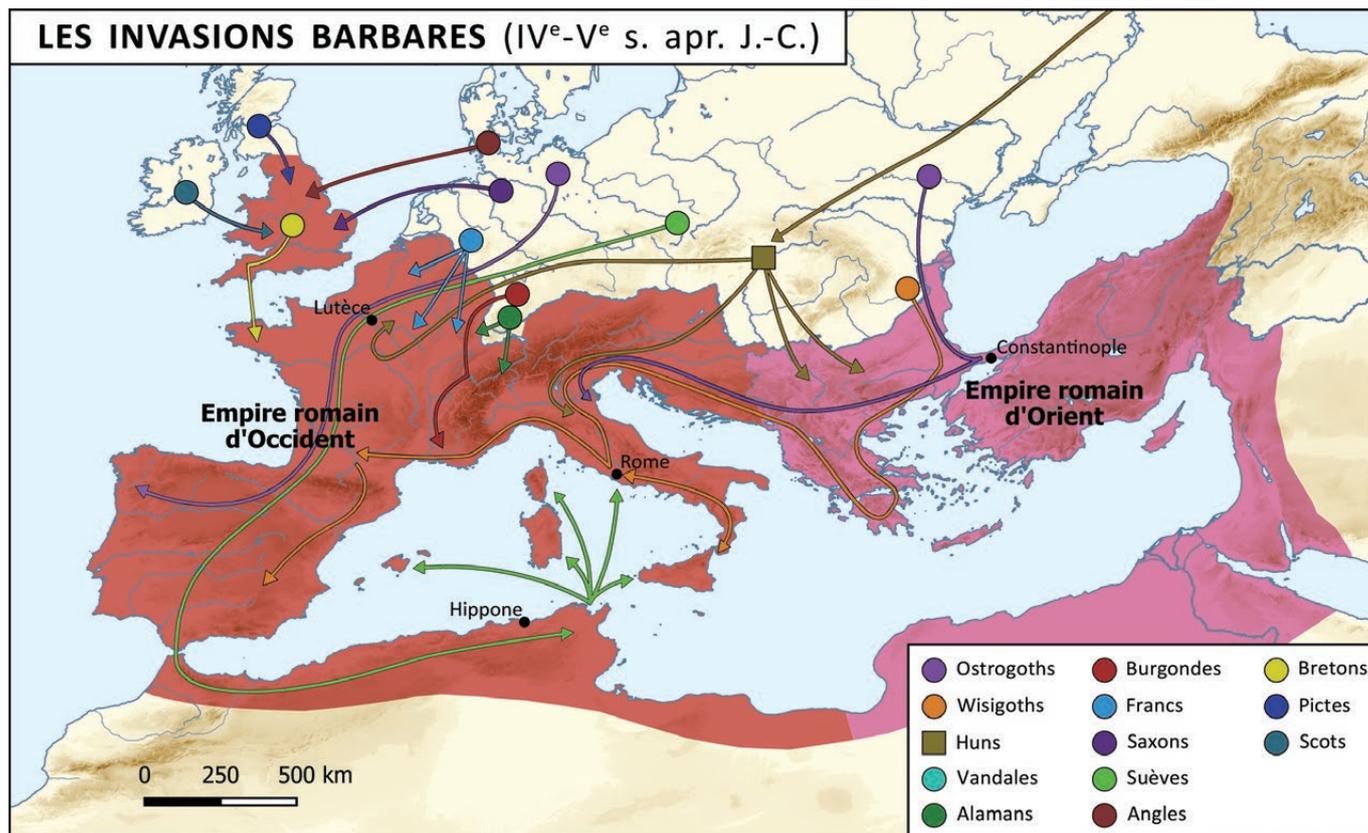
LA NAISSANCE DE LA FRANCE

C'est le saint "complot" de ces deux évêques, faisant choix du jeune chef franc Clovis, encore païen et indemne de toute hérésie arienne, et le mariant à la princesse catholique Clotilde, qui provoqua un événement géopolitique majeur, perçu comme tel par ses principaux acteurs : la conversion de Clovis et son baptême dans la foi de Nicée à Reims, à la Noël 496

ou 498. « *Votre foi est notre victoire*, lui écrivait plein d'enthousiasme Avit de Vienne. *Voici une nouvelle lumière qui s'élève dans la personne d'un ancien roi de notre Occident. Et certes ce n'est pas sans mystère qu'elle a commencé à luire le jour de la naissance du Rédempteur.* »

C'était en vérité une avancée prodigieuse du royaume de Dieu, marquée par une alliance prometteuse d'une haute civilisation et répondant parfaitement au plan de Dieu. « À Reims, écrit notre Père, le premier roi de l'histoire à recevoir le baptême et l'onction de l'Église recevait de celle-ci en héritage la nation gallo-romaine toute constituée. » En retour, « l'Église gallo-romaine choisit de ranger son immense domaine spirituel et matériel sous l'autorité de Clovis, favorisant ses entreprises guerrières ». Après avoir défait Syagrius à Soissons en 486 (*infra*, carte, p. 18), Clovis se retourna à l'est contre les Alamans, les vainquit à Tolbiac en 496 avec le secours du "Dieu de Clotilde", avant de mettre au pas les Burgondes et de conquérir au sud le royaume des Wisigoths en battant leur roi Alaric II à Vouillé en 507. « *Nous vainquons toutes les fois que vous combattez* », lui avait écrit saint Avit. À sa mort quatre ans plus tard, Clovis se retrouvait maître d'un territoire qui recouvrait les frontières de l'ancienne Gaule romaine, que César avait conquise en un tour de main, mise à part une large bande côtière le long de la Méditerranée, et presque entièrement converti au Christ et soumis à l'Église.

Ce ne serait rien si le règne de Clovis, nouveau David, n'avait réuni en lui-même ce que notre Père appelle dans sa POLITIQUE TOTALE les trois légitimités



du pouvoir : la première est capitale, c'est la force, condition *sine qua non* de tout ordre politique. Clovis fut un conquérant victorieux. La deuxième est tout aussi importante : il a su respecter les peuples conquis, s'en faire aimer, et l'assimilation a été réussie, grâce aux évêques. Enfin, la légitimité mystique : le barbare Clovis est devenu le fils aîné et obéissant de l'Église, mettant son épée au service de la foi catholique contre les hérétiques ariens. Il a été béni « non pour ses belles armées, mais pour leur foi véritable. Plutôt que Syagrius ou le roi des Burgondes, il fut soutenu pour son ardeur de néophyte. Seul un roi fidèle à l'Église de Rome pouvait sauver le monde en restaurant l'ordre primordial. » (*Amicus*, 8 décembre 1950) Ce fut, avec les évêques gallo-romains, « un accord dans un respect mutuel, une obéissance réciproque, tout inspirés de la Bible, de la sagesse des Pères de l'Église et de la tradition. C'est cela qui est cause de la France. » (*HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOUCE FRANCE*, p. 51)

En avant-garde des nations chrétiennes à venir, – l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, etc. – cette réussite géopolitique est exemplaire. On peut même parler de “miracle”. « *La France chrétienne se sait l'une de ces nations privilégiées dont la religion est la vraie religion, la seule vraie, et qui se trouvent de ce fait les instruments choisis de Dieu pour la réalisation de ses desseins de miséricorde dans le monde. Sa politique en revêt une importance sacrée, une valeur divine.* » (*LA MISSION CATHOLIQUE DE LA FRANCE*, CRC n° 107, juillet 1976, p. 3)

La preuve que les Francs étaient l'objet d'une prédestination, c'est que, des cinq royaumes dits “germaniques” qui succédèrent à l'Empire romain d'Occident : Vandales, Wisigoths, Burgondes, Ostrogoths, Francs, seul ce dernier a subsisté. Les autres royaumes ont succombé, sous la poussée de nouvelles invasions ou à cause de leurs dissensions internes. Le royaume des Francs, lui, était né catholique, enfanté par l'Église, et cette alliance, qui fut parfois orageuse, ne s'est jamais démentie. L'étude des conciles nationaux et régionaux tenus sous les Mérovingiens, « qui construisirent pierre par pierre et moellon par moellon l'édifice religieux, politique, civil de la société française » (A. Lecoy de la Marche, *La fondation de la France, du quatrième au sixième siècle*, 1893, p. 54), où l'on voit les décisions des conciles devenir édits royaux et les évêques exerçant leur autorité de concert avec les souverains, prouve largement en faveur de ce “mystère d'élection”.

DOUCE COLOMBE AU BAPTÊME DE LA FRANCE

« Ce peuple est à part de tous les autres. Son histoire est sainte. Selon le mot décisif que traduit

mal celui de “testament” calqué sur le latin, c'est une “alliance” entre le Christ et lui qui présida à sa fondation, qui commande sa marche, qui explique son singulier destin. Comme d'une nouvelle fille de Dieu, qui a trouvé grâce à ses yeux, comme d'une nouvelle épouse mystique honorée de privilèges éclatants, obligée à une fidélité plus grande. *Cette France n'a-t-elle pas en particulière dilection et dévotion la Vierge Marie, Notre-Dame de tous nos pays, incomparable fille, épouse et mère de Dieu, médiatrice de notre sainte destinée ?* » (CRC n° 198, mars 1984, p. 3)

Sans remonter aux « origines obscures d'une prédilection certaine », selon l'expression de notre Père dans son étude sur “*la Vierge Marie dans l'Histoire de France*” (Josselin, 1984), ne peut-on pas penser qu'ayant pris très tôt l'habitude de répandre en Gaule ses bienfaits, l'Immaculée Mère de Dieu fut mystérieusement présente sous la forme de la colombe au moment de la fondation de notre monarchie très chrétienne, comme au baptême de son Fils ? Comme le rapporte l'antienne liturgique de l'office de saint Remi : « *Le bienheureux Remi sanctifia l'illustre peuple des Francs et son noble roi par l'eau [du baptême] après avoir pris du Ciel un chrême sacré et il les enrichit pleinement du don du Saint-Esprit. Qui par le don d'une grâce singulière apparut sous l'aspect d'une colombe et apporta du ciel le chrême divin au Pontife.* » (cf. *Le pacte de Reims et la religion royale*, *IL EST RESSUSCITÉ* n° 209, mai 2020)

Dans l'ancienne Alliance, Yahweh Dieu s'était choisi des chefs de famille, tour à tour juges, soldats et rois, pour être ses représentants, les dépositaires de son autorité, et pour préparer la venue de son Fils, le Messie, tandis que des saintes femmes étaient par Lui mises à part, soutenues et conduites, pour figurer la Vierge, Celle qui devait mettre au monde le Sauveur du monde. Il en va de même dans l'histoire de France, “tribu de Juda de la Nouvelle Alliance” où, pour illustrer et rappeler « *la grâce unique de la colombe mystique* », on vit paraître aux côtés de nos rois de saintes femmes qui, chacune à sa façon, manifestèrent par leur vie et leurs vertus Celle qui serait notre Reine, Notre-Dame de France. Rappelons-nous...

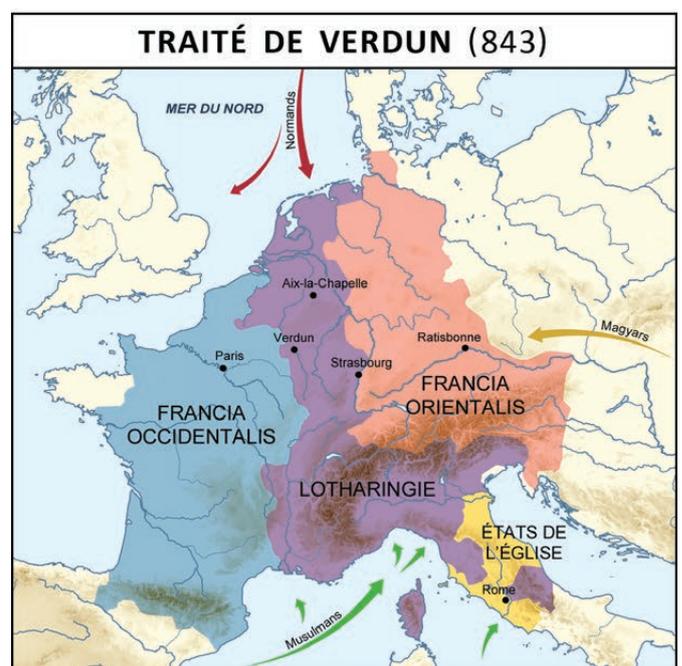
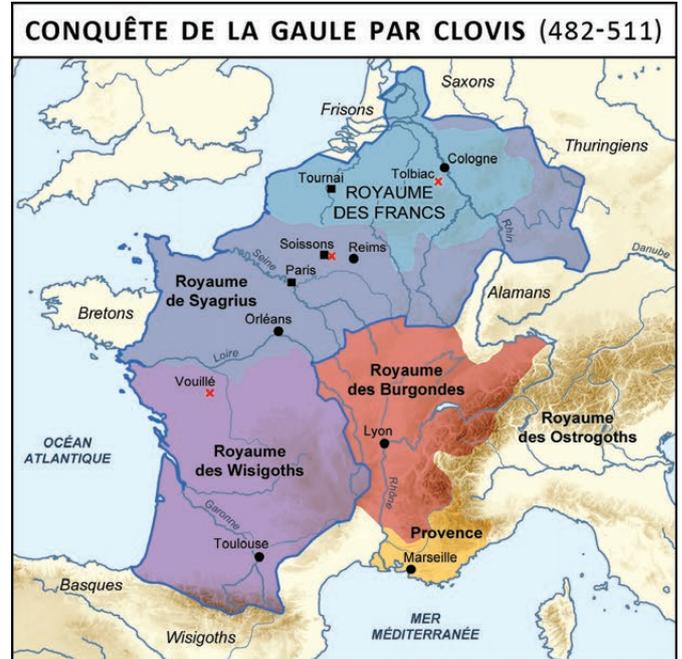
L'intrépide Clotilde qui, aux côtés de Clovis encore infidèle, opéra le salut de son mari (cf. 1 Co 7, 14) et celui de son peuple, avant d'être l'inspiratrice avisée et discrète de ses entreprises, « c'est l'Abisag de notre David », disait notre Père ; sainte Bathilde, fille de saints, et qui, après un temps d'esclavage, devint la douce Esther de la dynastie mérovingienne, avec pour conseillers intimes saint Éloi de Noyon et saint Léger d'Autun ; sainte Radegonde, « l'humilité au beau sourire », qui gagna le cœur de ses sujets par sa miséricorde, et dont le Christ fit un des plus beaux diamants de sa couronne ; tant d'autres encore...

CHARLEMAGNE OU LE RÊVE IMPÉRIAL

En s'organisant et s'agrandissant, le royaume franc souffrait cependant d'une faiblesse congénitale : à chaque succession, l'héritage était partagé en autant de parts que le roi comptait d'héritiers, ce qui donnait lieu à d'innombrables intrigues et luttes familiales. Certes, les alliances jouaient et, à la mort d'un des héritiers, le royaume se recomposait. Les quatre régions principales : l'Austrasie, la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine, réunifiées sous Clotaire II et Dagobert, dans la première moitié du septième siècle, gardèrent leur unité primordiale, grâce à l'Église et à la multiplication des monastères. Encore une fois, cela fait contraste avec l'échec politique des Wisigoths d'Espagne et des Burgondes, pourtant plus romanisés et convertis à la foi catholique, avec aussi l'émiettement des îles britanniques, évangélisées par saint Augustin de Cantorbéry, où les natifs, Bretons et Celtes d'Irlande, ne se mêlèrent pas avec les Angles et les Saxons venus des côtes de la mer du Nord et du Jutland.

Au huitième siècle, la situation se tendit à nouveau. Tandis que la papauté, héritière de Rome, était mal prise au nord par la conquête brutale des Lombards, au sud par Byzance qui tentait de regagner son influence perdue, tandis que l'Afrique du Nord tombait comme un fruit mûr sous la puissance musulmane, en dépit de la résistance des Berbères, que l'Espagne wisigothique devenait à son tour la proie de l'islam, en Gaule franque ou, comme on disait alors, en "Francie", les derniers descendants de Clovis, auxquels il manquait la force, durent céder le pouvoir à leurs maires du palais Pépin II de Herstal et Charles Martel qui, s'appuyant sur un puissant réseau de fidélités, s'imposèrent par leurs services rendus : entre autres la victoire sur les "Arabes" à Poitiers en 732, et le soutien efficace, militaire et administratif, apporté aux missions de l'apôtre de l'Allemagne, saint Boniface.

L'Église qui avait soutenu à bout de bras la légitimité des Mérovingiens, allait-elle reconnaître cette nouvelle dynastie ? Oui, et bien lui en prit, puisque c'est à ce moment-là que se noua un lien particulier entre la papauté et la France. Déjà, en 739, le pape Zacharie avait fait appel à celui qu'il appelait son "fils", Charles Martel, contre les Lombards ; quinze ans plus tard, en 754, le pape Étienne II vint lui-même supplier avec larmes le roi des Francs de « *prendre en main la cause de saint Pierre* », et comme Pépin le Bref en prenait l'engagement solennel, il le sacra à Saint-Denis, et avec lui ses deux fils, Carloman et Charles. Au terme de deux expéditions militaires en Italie centrale pour en chasser l'envahisseur lombard, Pépin fit don au Pape des territoires de Rome, Pérouse et Ravenne, car il était « *convenable que le Pape, juge de tous, ne soit le sujet de personne* ».



Son second fils, devenu *Charles le Grand*, mérite bien son nom par son génie politique et militaire, législatif et religieux. Il fut couronné empereur à Rome à la Noël 800 par le pape Léon III venu auparavant implorer sa protection. Lecteur assidu de saint Augustin, Charlemagne assumait un empire dont il savait bien le caractère précaire, mais qui s'inscrivait dans un processus de défense de la papauté et d'expansion missionnaire de la Chrétienté vers les peuples slaves, baltes et scandinaves. Sa sainte sœur, l'abbesse Isberghe, le soutenait de ses prières ardentes. Et l'on crut alors que le royaume de Dieu était instauré sur la terre, avec un pouvoir universel au spirituel, le Pape, et un pouvoir universel en politique, l'Empereur. C'était une sorte de nouvel Empire romain, qui cette fois serait un "Saint Empire".

Les rois francs pratiquant une politique de conquêtes et d'annexions au gré des circonstances, l'Occident chrétien s'unifia alors d'une manière spectaculaire, providentielle (*supra*, p. 18). L'Aquitaine fut définitivement incorporée à l'État franc, jusqu'au-delà des Pyrénées, où se constitua une "marche d'Espagne"; l'empereur tenta de faire la même chose avec l'Armorique, mais les Bretons coriaces resteront longtemps encore jaloux de leur autonomie; il annexa également le royaume des Lombards et confirma l'indépendance des États pontificaux ou "patrimoine de saint Pierre"; en Germanie, il fit d'immenses efforts pour venir à bout des Saxons et des Frisons; plus au sud, il ramena le duché de Bavière sous l'autorité franque, tandis que des "marches" étaient créées à l'est pour faire tampon: celle de Brandebourg sur l'Elbe, celle de Carinthie et de Pannonie sur le Danube. L'Europe chrétienne du Moyen Âge allait coïncider, pour beaucoup, avec l'empire de Charlemagne.

Déjà porteur de l'étendard du Christ, l'empereur reçut du calife de Bagdad les clés du Saint Sépulcre et devint dès lors protecteur de tous les chrétiens se rendant ou résidant dans les Lieux saints. On parle à juste titre de geste divine: "*Gesta Dei per Francos*". C'était à la fois prodigieux et... démesuré, car le règne de Dieu doit avancer selon un autre mode que l'impérial, comme la suite le montra.

LE RÊVE BRISÉ

Louis II le Pieux continua l'œuvre de son père, tandis que la Renaissance carolingienne brillait de tous ses feux, mais l'institution impériale était fragile, même dans les esprits, partagés entre "unitaires" et "séparatistes". La division entre coutumes gallo-romaines et coutumes germaniques subsistait, à peine masquée par les superstructures impériales (surtout en Austrasie). Et puis les mêmes causes produisant les mêmes effets: divisions au moment de la succession, perte d'unité et donc de force face aux coups de

boutoir de nouvelles invasions, au nord, celles des Norvégiens et des Danois, appelés "Normands", les Magyars à l'est et, au sud, un monde musulman de nouveau menaçant. D'offensif, le maintien de l'Empire devint défensif. Son partage, résolu au traité de Verdun en 843 après plusieurs luttes fratricides (*supra*, p. 18), a conditionné toute l'histoire de l'Europe jusqu'à nos temps modernes, s'inscrivant « en champs de batailles et en champs de ruines pour d'éternelles discordes ».

Le diacre Florus de Lyon s'en lamentait: « *Pleurez, race des Francs, car l'Empire gît à présent dans la poussière. Déchue maintenant, cette grande puissance a perdu à la fois son éclat et le nom de son empire. L'empire naguère si bien uni est divisé en trois lots... Le bien général est annulé, chacun s'occupe de ses intérêts, on songe à tout, Dieu seul est oublié.* » Mais pour notre Père, ce morcellement du pouvoir politique qui allait conduire à la constitution de nations était somme toute providentiel, donnant congé à la chimère d'un "Saint Empire romain", qu'il soit germanique, romano-byzantin ou autre. Il n'y aurait plus de pouvoir politique universel, sinon peut-être au temps de l'Antéchrist.

À l'est, la *Francia orientalis* (Saxe et Bavière) revint à Louis le Germanique; à l'ouest, Charles le Chauve hérita de la partie correspondant à l'ancien royaume de Clovis, la *Francia occidentalis*; entre les deux, Lothaire se fit attribuer un territoire qui n'avait aucune unité en soi, tout en longueur, de la Frise à la Toscane en passant par la Lorraine, la Bourgogne et la Provence... Mais comme la Germanie n'avait pas de frontières naturelles avec la Lotharingie, elle aura tendance à s'étendre vers l'ouest et le fit effectivement dès le dixième siècle; d'autre part, ce qui deviendra la France devra, pour se protéger de cette poussée germanique, s'étendre vers l'est, jusqu'à la garde du Rhin. De là, une continuelle pomme de discorde entre les deux nations, constante géopolitique de l'histoire européenne.

Deuxième conséquence: cette division favorisa l'anarchie féodale. Sous Charlemagne, la pyramide féodale était unifiée par le haut, l'empereur déléguait ses pouvoirs aux ducs, aux comtes, tandis que ses *missi Dominici* maintenaient l'unité et l'ordre de l'Empire, grande cité chrétienne bâtie sur le plan de la "Cité de Dieu". Désormais, au milieu du désarroi général, ce n'étaient plus que de simples liens de protection, contractuels. En dehors du contrat, chacun des "protecteurs" restait maître chez soi et travaillait pour soi. D'où l'anarchie qui en résulta. Quand vint le moment de choisir un roi, la puissance pesa plus que la naissance, les services rendus plus que les titres héréditaires. Des chefs "nationaux" l'emportèrent sur les descendants de Charlemagne: à l'est les ducs de Saxe, à l'ouest les ducs de France.

L'unité de l'Empire sembla se reformer un temps avec l'avènement de Charles le Gros en 884, mais cela fut de courte durée, car c'était un prince faible et incapable. À ce moment-là, pour restaurer l'unité ainsi que la stabilité de la monarchie très chrétienne des Francs, Hincmar, l'archevêque de Reims, conçut et mit en forme ce que notre Père appelle la "*Religion royale*" ou "*Religion de Reims*", véritable mystère d'alliance. Le privilège de sacrer le *rex Francorum* appartenait désormais au seul archevêque de Reims, en souvenir de Clovis, de son baptême et de la colombe apportant le chrême céleste qui servit à l'onction. Ce privilège conférait aux rois des Francs une prééminence d'honneur sur les autres souverains, même s'il fallut attendre encore un siècle pour qu'elle produisît ses meilleurs fruits.

Dans notre paysage orthodromique, une autre étoile apparaît : « *Au plus noir des années d'anarchie et d'invasions normandes, hongroises, sarrasines, le premier événement fondateur, c'est sur le vieux tronc bénédictin, l'institution de l'ordre de Cluny.* » Sous la protection exclusive du Saint-Siège et donc soustrait à toute puissance temporelle, le monastère de Cluny fondé en 910 par Bernon en Bourgogne allait connaître une prospérité inouïe et former un maillage serré d'abbayes affiliées à travers l'Europe chrétienne ; « *Cluny brille sur la terre comme un autre soleil* », écrira bientôt saint Grégoire VII à saint Hugues, quatrième abbé de Cluny.

L'année suivante (911), Rollon et ses Vikings ravageurs, vaincus devant Chartres où avait été arboré le Voile de la Vierge, renouvelaient la geste de Clovis en se convertissant et se voyaient attribuer la Normandie en fief perpétuel, entrant ainsi par la grande porte dans la communauté française.

AU TOURNANT DE L'AN MILLE

Dans la seconde moitié du dixième siècle, "siècle de fer" si troublé et confus, l'Europe chrétienne se réorganisa. Du désordre et de l'anarchie féodale, émergèrent peu à peu les nations chrétiennes, les nouvelles s'unissant aux anciennes dans une communauté de destin supérieure (cf. *infra*, carte p. 21).

Commençons par la France où, sur toile de fond féodale, l'Église favorisa une nouvelle fois l'homme fort dévoué au bien commun. L'archevêque de Reims, Adalbéron, en a persuadé les barons : « *Donnez-nous pour chef le duc de France recommandable par ses actions, par sa noblesse et par ses troupes, en qui vous trouverez un défenseur.* » C'est ainsi que le 3 juillet 987 fut sacré Hugues Capet, qui associa son fils Robert au gouvernement et le fit sacrer à Noël de la même année. Commençait une grande histoire, modestement et sagement mise en œuvre par cette Maison de France, imprégnée de "religion royale".

Quel contraste avec son brillant et tumultueux voisin, qui prétendit relever le titre d'empereur et mener une politique d'hégémonie sur tout l'Occident chrétien ! Une sorte d'Empire romain reconstitué, de plus en plus germanique, de moins en moins latin. En 962, Othon I^{er}, duc de Saxe et roi élu de Germanie, répondait à l'appel du pape Jean XII, dont les États avaient été envahis par le roi d'Italie. Il vainquit ce dernier, ajoutant sa couronne à celle de Germanie et se fit couronner empereur à Rome. Mais il s'acharna si bien à en renier la fidélité que, dès l'année suivante, Jean XII était déposé et menacé de mort.

Dans les mêmes années, apparurent de jeunes nations sous la houlette de la papauté, tiraillées à l'Est entre Rome et Byzance, plus stables et vigoureuses à l'Ouest. Les Magyars, après avoir semé la terreur par des raids lancés à partir de l'ancienne Pannonie, étaient vaincus en 955 par le duc de Saxe Othon, se convertissaient et se sédentarisèrent au centre de la plaine danubienne, c'est le peuple des Hongrois, dont le roi saint Étienne reçut sa couronne du pape Sylvestre II (15 août 1001), avant de la consacrer à la Vierge, la "Grande Dame" des Hongrois.

Plus au Nord, sur le plateau formant quadrilatère de Bohême, saint Wenceslas avait créé un royaume chrétien tchèque lui aussi tourné vers Rome et l'Occident. Tandis que le baptême du prince Mieszko à Gniezno en 966, administré selon le rite latin, fondait la Pologne regroupant tous les Slaves du Nord, dans le bassin de la Vistule et de l'Oder. À l'Est, le grand-prince varègue-normand Vladimir était à son tour baptisé en 988 mais selon le rite slave (cyrillo-méthodien) par des prêtres relevant du patriarcat de Constantinople, et créait la principauté de Kiev. Ces monarchies d'Europe centrale et orientale, fondées sur le baptême de leur souverain, à l'imitation du royaume franc, n'avaient néanmoins que des embryons d'États, des souverains élus et des aristocraties farouchement indépendantes.

À l'Ouest de la Chrétienté, l'Espagne entreprenait sa lente *reconquista* sur le Croissant et sur le califat de Cordoue à partir du petit royaume asturien qui prit le nom de royaume de Léon (*infra*, p. 21).

Au tournant du millénaire, un monde était donc en gestation. « Un immense progrès politique s'est accompli sous l'égide de l'Église romaine. Le monde barbare s'est stabilisé, civilisé, romanisé, christianisé. Des royaumes connurent l'ordre et la paix intérieurs ; ils modérèrent leurs querelles à l'appel de l'Église et commencèrent à ressentir l'unité du monde chrétien face aux périls extérieurs. » (*Point 55 de la Phalange*)

Encore fallait-il définir les conditions de cette unité, dont le Christ est le Chef, Tête de l'Église qui est son Corps mystique, et tout autant de la société temporelle, empires, nations, peuples et villes, qui

se sont rangés sous son sceptre pacifique en faisant alliance avec l'Église, ce qu'on appelle la Chrétienté ou grande "Mesnie de Dieu". Notre Père a voulu expliquer un jour dans un sermon d'une manière pédagogique la pensée de Notre-Seigneur voulant instaurer son Royaume sur la terre comme au Ciel :

« Lui qui est la Sagesse divine même, ayant créé les hommes, savait très bien ce qu'il y avait en eux. Il s'est dit : *Pour que je règne comme il faut sur tous ces milliards d'hommes, connaissant leur orgueil, leur sottise, leur violence, leurs vices, il va me falloir deux mains, deux pouvoirs parce que, s'il n'y en a qu'un, ce pouvoir unique sera terrifiant, se croira le maître de tout et finalement, si ce pouvoir me trahit, toute l'humanité est perdue. Donc, je vais avoir deux pouvoirs ; je suis Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Je vais établir des papes et des évêques pour gouverner mon peuple, mon Royaume, au spirituel. Je vais garder les empereurs et les rois au temporel, de telle manière que, avec ces deux pouvoirs, ce soit moi qui règne et moi seul. Je me débrouillerai bien, quand l'un de ces deux pouvoirs s'élèvera trop haut, pour l'abaisser par l'autre. Comme ce sont des hommes, aussi bien les papes et les évêques que les empereurs et les rois, je n'ai pas plus de confiance dans les uns que dans les autres. Donc, je vais diviser pour régner, je vais les user l'un contre l'autre, de telle manière qu'il se produise un certain équilibre et que le bon peuple chrétien n'ait pas trop à en souffrir. » (Fête du Christ-Roi, 26 octobre 1986)*

Aux environs de l'an mille, le rêve d'une concertation entre les deux pouvoirs et d'un Empire universel

chrétien prit de nouveau corps avec l'élection de Gerbert, ancien archevêque de Reims, qui prit le nom de Sylvestre II et, se réclamant de saint Augustin, se donna comme programme de restaurer l'empire de Constantin au profit de son ami et élève, Othon III, protecteur de Cluny et des saints de son temps (Odilon, Adalbert...). Othon vint résider à Rome, sur l'Aventin, et s'entoura d'une cour de fonctionnaires, où réapparaissaient les noms et les usages du passé romain. Une constitution fut rédigée, qui réglait l'élection des deux souverains, leurs pouvoirs respectifs, le cérémonial dont leurs actes seraient entourés. Mais le rêve ne dura pas, puisque Othon mourut brusquement, à l'âge de vingt-deux ans, sans héritier direct (1002) et que Sylvestre II le suivit bientôt dans la tombe.

Dernier point : les nations qui, lentement, se sont constituées sous le signe de la Croix et la protection de la Vierge Marie, appelée à juste titre leur souveraine à tous, tant elle joua un rôle déterminant dans leur développement (cf. *LA DAME DES NATIONS DANS L'EUROPE CATHOLIQUE*, par l'abbé Joseph Lémann, 1909), si elles bénéficièrent partout de la sereine impulsion des clunisiens, ne sont pas pour autant toutes à mettre sur un plan d'égalité : chacune a son histoire, sa civilisation, partant son rôle dévolu, sa vocation, dans une unité concertante, vivante, dont l'ensemble seul répond au dessein de Dieu.

Comme nous ne pouvons traiter de toutes, contentons-nous d'un parallèle entre la France des Capétiens et ses deux puissants voisins, l'Allemagne et l'Angleterre, dans le cadre de la géopolitique du Moyen Âge. Cela est instructif, et nous permettra de répondre à



la fausse opposition que certains historiens modernes dressent entre la Chrétienté et les nations : celles-ci auraient succédé à celle-là, comme deux formes d'identité concurrentes. Sous Saint Louis, on se considérait comme chrétien avant d'être français et on partait à la Croisade ; sous Charles VII, on se considérait comme Français avant d'être chrétien et on faisait la guerre aux Anglais. Dans cette perspective, la Chrétienté serait moribonde avant même Luther, tuée par les identités nationales. Cela nous pose problème, à nous qui voulons être bons Français autant que bons chrétiens !

« HISTOIRE DE DEUX PEUPLES »,

VOISINS ET POURTANT FRÈRES ENCORE

À la fin du dixième siècle, l'Allemagne entière et le nord de l'Italie étaient déjà terres d'Empire (cf. *supra*, carte p. 21). En 1032, un des successeurs d'Othon I^{er} se fit élire roi de Bourgogne ; ce royaume dont la capitale était Arles recouvrait toute la région à l'est du Rhône. L'empereur d'Allemagne était donc roi trois fois : de Germanie, de Bourgogne et d'Italie, jusqu'au Patrimoine de Saint-Pierre, – au sud des États de l'Église, les Normands en mal de conquête se taillèrent un vaste royaume englobant la Sicile ! – mais le couronnement impérial avait lieu lors d'une "descente" à Rome. L'histoire du Saint Empire Romain Germanique est complexe dans le détail, mais très simple si l'on veut en dégager la ligne directrice : un effort sans cesse renouvelé des empereurs, qui se prétendaient les "avoués temporels du Saint-Siège", pour imposer leur autorité au Pape et reconstituer l'Empire de Charlemagne. Au final, un échec complet pour construire une monarchie solide dans aucun des trois royaumes.

À la fin du onzième, début douzième siècle, eut lieu une première confrontation entre l'empereur et le Pape, avec pour enjeu la nomination des évêques : ce fut la *Querelle des Investitures*, qui atteignit son paroxysme à Canossa (1077), mettant aux prises l'énergique et saint Grégoire VII avec Henri IV, qui refusait d'appliquer les décrets de la réforme grégorienne, et qui se termina par un compromis inspiré par saint Yves de Chartres : le concordat de Worms.

Entre 1152 et 1250, se produisit un conflit plus terrible encore, appelé *Lutte du Sacerdoce et de l'Empire*, qui eut cette fois pour protagonistes du côté impérial la dynastie souabe des Hohenstaufen : l'orgueilleux Frédéric I^{er} Barberousse, qui dut affronter la ligue lombarde, regroupant les villes italiennes alliées au Pape, et surtout Frédéric II, au milieu du treizième siècle, personnage singulier, plus sicilien qu'allemand, vivant au milieu d'une cour cosmopolite et interreligieuse, et que ses contemporains ont surnommé "l'Antéchrist". D'avoir réuni les possessions de son

père (le royaume de Sicile) à la couronne impériale, à laquelle il ajouta la couronne de Jérusalem, lui donna des idées d'hégémonie universelle. Il leur sacrifia tout, pour sa perte (cf. *infra*, p. 25). S'il avait vaincu, la papauté aurait été vassalisée, le Pape serait devenu une sorte de patriarche de Constantinople. Au contraire, la papauté libérée connut au treizième siècle son apogée. Entre les deux Frédéric, on trouve Othon de Brunswick, excommunié par Innocent III et battu par Philippe Auguste à Bouvines en 1214, Rome et la France étant réunies par un même intérêt contre une Allemagne trop forte.

Précisément, revenons en France pour voir le contraste : le roi de France des premières générations capétiennes était un bien petit seigneur en face du puissant Empereur romain de nation germanique ; il n'exerçait de pouvoir direct que sur un tout petit domaine, – entre Paris et Orléans avec la région de Senlis –, qui s'agrandit peu à peu par alliances et mariages. Mais il y avait dans le capétien une rencontre merveilleuse, « *de la piété du moine, de la sagesse et de la justice du prud-homme, de la bravoure du chevalier et de la majesté du souverain* ». Pendant la querelle des Investitures, les rois de France se posèrent en champions de la papauté, et quand Louis VII accueillit à sa cour Thomas Becket, l'archevêque de Cantorbéry que persécutait son roi, toute la Chrétienté sut qu'il n'y avait au monde prince plus humain et meilleur chrétien que le roi de France.

La "victoire créatrice" de Bouvines remportée par son fils Philippe Auguste non seulement marqua « l'entrée de la monarchie française dans la grande politique européenne » (Bainville), mais elle fut surtout celle d'une communion nationale unissant chevaliers et communiens autour de leur roi. Dans le même temps, celui-ci réussissait à maintenir l'intangibilité du sacre de Reims avec le saint Chrême, à l'encontre du pape Innocent III qui aurait voulu en supprimer le privilège pour mettre le roi de France sur un pied d'égalité avec les autres rois de la Chrétienté. « *Aimable victoire* », écrit notre Père.

La parfaite concertation, en même temps que l'indépendance des deux pouvoirs, temporel et spirituel, trouva sa parfaite illustration en Saint Louis (1214-1270), qui exerça en "*sergent [serviteur] du Christ*" non seulement la gouvernance de son royaume mais une sorte d'arbitrage et de magistère moral sur toute la Chrétienté, et même au-delà. C'était lui, au dire du prince mongol Sartaq, descendant de Gengis Khan, « *le plus grand seigneur parmi les Francs* », le seul d'ailleurs à n'avoir pas cédé à la panique qui saisit l'Europe, de la Baltique à l'Adriatique, lors de l'invasion mongole de 1241. On lira la lettre que le pape Grégoire IX lui adressa en 1239 (*infra*, p. 23). Quel éloge du saint Royaume des Lys et de sa vocation !

Pourtant, comme dans la même lettre, Grégoire IX pressait Louis IX de prendre son parti contre l'empereur d'Allemagne Frédéric II, le roi de France refusa : « *Comment le Pape a-t-il osé déposer un si grand prince ? Nous ne ferons pas la guerre à Frédéric qui nous a toujours été bon voisin.* » Et quand le Pape voulut lever une taxe en France en vue d'une Croisade en Sicile contre le même empereur, Saint Louis s'y opposa encore : « *Le Roi ne peut tolérer qu'on dépouille ainsi l'Église de son royaume fondé par ses ancêtres. Il ne reconnaît pas au Pape le droit d'user arbitrairement du temporel de l'Église.* » Ainsi chacun restait maître chez soi.

Il était bon, explique notre Père, que la papauté ait eu en face d'elle des rois qui, en toute loyauté et selon le droit, sachent défendre la liberté de leur royaume : Saint Louis, mais aussi son petit-fils, Philippe le Bel, appelé justement "le Catholique" ! qui sut fermement dire non à l'ambitieux et cupide Boniface VIII.

Pour en finir avec l'Allemagne, – ou plutôt les Allemagnes, parce que l'Empire était alors une mosaïque de principautés souveraines et disparates, appartenant soit à une dynastie locale soit à une ville et à son prince-évêque, dans un enchevêtrement invraisemblable de pouvoirs – entre 1250 et 1273, eut lieu le "grand interrègne" : le trône fut vacant pendant vingt-trois ans, et l'Empire tomba au plus bas de son histoire, politiquement parlant. Les Allemands sortirent de la crise en faisant choix d'un petit seigneur, Rodolphe de Habsbourg, véritable monarque chrétien qui sauva son pays du chaos et auquel le titre impérial, qui le faisait chef nominal d'une oligarchie de princes et de grands électeurs, permit de rassembler des forces, d'acquérir des terres de langue allemande, et d'en devenir le fédérateur potentiel. Les Habsbourg avaient de l'argent pour acheter les voix, et aussi des ambitions. La devise de Frédéric III à la fin du quinzième siècle : *AEIOU « Austriae est imperare orbi universo », a*

quelque chose qui rappelle la démesure des Staufen. En revanche, leurs possessions danubiennes leur assureraient un rôle de "rempart de la Chrétienté" face au péril turc de plus en plus menaçant.

Si, à l'ouest du Saint Empire, les rois de France déployèrent une habile "politique rhénane", faite d'échanges d'amitié, de faveurs et de pensions, destinée à conquérir les bonnes grâces des Rhénans, de l'autre côté, à l'est, l'Ordre des chevaliers teutoniques, « ordre allemand, fondé en Terre Sainte par un Allemand, pour les Allemands » (Gaxotte), sitôt les Croisades terminées, s'approprièrent un vaste domaine encadrant la Vistule, appelé "Prusse", du nom des païens baltes qui l'habitaient et que les chevaliers exterminèrent. Très vite, l'idéal de Croisade et de défense de la Chrétienté se transforma en esprit de conquête, de "marche vers l'Est". La Prusse entraînait avec fracas dans l'histoire de l'Allemagne...

Alors l'Allemagne, un danger pour la paix de l'Europe ? Oui, si elle se sépare de Rome et rejette la tutelle de l'Église. Au contraire de la légende protestante, « un Janssen a su montrer, et tant d'historiens loyaux à sa suite, que l'Église des pays germaniques, et cela était plus vrai encore des pays latins, était en pleine exubérance de dévotion et de joie dans la vie chrétienne quand s'éleva la grande tempête luthérienne », qui est une révolte satanique contre l'Église et la Papauté (cf. CRC n° 4, janvier 1968, p. 5-6).

« *Pendant des siècles, disait notre Père en 1980, l'Allemagne a connu des temps paisibles où le lyrisme était contenu dans les lisières de la dogmatique et de la mystique catholique, où l'Allemagne se laissait civiliser, où elle maîtrisait ses passions, son sentiment profond et, probablement, si elle avait été contenue dans ces règles, encore maintenant elle aurait donné à son génie des expressions aussi puissantes, mais... qui n'auraient pas dérangé l'univers.* »

LETTRE DU PAPE GRÉGOIRE IX À SON FILS AÎNÉ, LE ROI DE FRANCE LOUIS IX

« **L**E Fils de Dieu, auquel obéissent les légions célestes, ayant établi ici-bas des royaumes différents, suivant la diversité des langues et des climats, a conféré à un grand nombre de gouvernements des missions spéciales pour l'accomplissement de Ses desseins. Et comme autrefois Il préféra la tribu de Juda à celles des autres fils de Jacob et comme Il la gratifia de bénédictions spéciales, ainsi Il choisit la France, de préférence à toutes les autres nations de la

terre, pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté de l'Église... **La tribu de Juda était la figure anticipée du royaume de France.**

« Nos prédécesseurs, les Pontifes Romains, considérant la suite non interrompue de louables services, ont dans leurs besoins pressants, recouru continuellement à la France ; la France, persuadée qu'il s'agissait non de la cause d'un homme mais de Dieu, n'a jamais refusé le secours demandé ; bien plus,

prévenant la demande, on l'a vue venir d'elle-même prêter le secours de sa puissance à l'Église en détresse. Aussi, nous est-il manifeste que **le Rédempteur a choisi le béni Royaume de France comme l'exécuteur spécial de Ses divines volontés** ; Il le porte suspendu autour de Ses reins, en guise de carquois ; Il en tire ordinairement ses flèches d'élection quand, avec l'arc, Il veut défendre la liberté de l'Église et de la foi, broyer l'impiété et protéger la justice... »

Et l'Angleterre pendant ce temps-là ? Dans le concert des nations chrétiennes, deux États-nations s'affirment aux quatorzième et quinzième siècles, par leur caractère souverain et les institutions (justice, impôt, armée), qui leur permettent l'exercice de cette souveraineté : la France et l'Angleterre (cf. *infra*, p. 25). Une différence essentielle les distingue cependant : si la nation française a été construite *par* et *avec* ses rois, la nation anglaise s'est bâtie *contre* ses rois.

LA NATION ANGLAISE CONTRE LE ROI

Le malheur des Anglais au Moyen Âge, c'est de n'avoir pas un roi issu de leur sol. Comme chacun sait, ils ont été conquis par Guillaume le Conquérant en 1066. Le duc de Normandie avait des droits sur la couronne, que le pape avait reconnus, au point que son armée arborait la bannière pontificale. La noblesse anglaise, toutefois, n'était pas de cet avis. L'ayant vaincue, le Conquérant l'a presque entièrement spoliée et largement massacrée. Certes, ses successeurs ont été « pris au piège » du pouvoir, mais jusqu'à un certain point seulement, parce qu'ils ont continué à se considérer d'abord comme ducs de Normandie, regardant l'Angleterre comme une part du butin. Par droit de conquête, ils avaient sur l'Angleterre un pouvoir bien plus grand que le roi de France sur son royaume, exerçant les prérogatives de la souveraineté un siècle avant nos Capétiens. Mais ils s'en servaient pour financer leurs guerres continentales, pillant l'Angleterre, sa noblesse et son Église, pour unifier et défendre leurs possessions françaises, surtout après que le despotique Henri II eut constitué son « empire Plantagenêt », de la Normandie à la Gascogne.

Tout changea après les défaites de Jean sans Terre et de ses alliés à La-Roche-aux-Moines et à Bouvines. La noblesse anglaise, excédée, en profita pour imposer au roi la *Grande Charte*, première constitution de l'Angleterre et du monde (1215). Cette « *Carta Magna* » instituait un Grand Conseil, chargé de contrôler le roi et de l'empêcher de taxer arbitrairement ses sujets. Malgré tous leurs efforts, les rois anglais n'ont jamais pu se débarrasser de cette assemblée. Au quatorzième siècle, elle devint la Chambre des Lords et, avec son appendice de la Chambre des Communes, forma le Parlement qui votait l'impôt. Les Anglais sont fiers d'avoir apporté au monde les lumières du parlementarisme ; la vérité, c'est qu'opprimés par leurs rois, ils n'ont trouvé que ce moyen pour se défendre. La conscience nationale anglaise est donc née contre ses rois, qui se comportaient en féodaux étrangers plutôt qu'en serviteurs de la nation. À partir de là, il y eut deux légitimités concurrentes : celle du Parlement et celle du roi.

C'est dans ce contexte que se déclencha la guerre de Cent Ans, qui s'explique par deux raisons : après

les conquêtes de Philippe Auguste et des derniers Capétiens directs, Édouard III ne conservait plus en France que la Guyenne. Il prétendait y être souverain comme en Angleterre : que les appels de la justice rendue à Bordeaux iraient à Londres, et non pas à Paris comme le voulait le roi de France Philippe VI. Question décisive, permettant de savoir si la Guyenne était en France ou en Angleterre.

La deuxième cause de la guerre était interne à l'Angleterre : Édouard III avait un besoin urgent de se réconcilier avec sa noblesse, le règne de son père s'étant achevé dans la guerre civile et le sang du roi. Il trouva le moyen ingénieux de proposer à sa noblesse une guerre étrangère, en Écosse d'abord, puis en France. D'où la mise en place d'une véritable entreprise de guerre que les historiens anglais appellent la « féodalité bâtarde ». La pyramide féodale d'autrefois, fondée sur la concession de fiefs par le roi et la fidélité que lui vouaient en retour ses vassaux, fut remplacée par une pyramide fondée sur l'argent : s'émancipant des lois de l'Église, le roi recruta ses grands capitaines parmi ses lords, lesquels formaient des armées ou « retenues », dont l'objectif était de piller la France, avec des contrats écrits qui réglaient avant la campagne le partage des profits. Associé à des procédés tactiques mis au point en Écosse (l'utilisation des fameux archers), cela aboutit à la création d'un redoutable instrument militaire, d'où les fameuses « chevauchées » anglaises, entreprises de pillage et de rançonnage systématique, qui provoquèrent nos défaites de Crécy (1346) et Poitiers (1356).

Les Anglais félons ne respectant plus les traités ni les trêves, se conduisant sur les champs de bataille à l'encontre de toutes les règles de la chevalerie, étaient comme sortis en pratique du concert des nations chrétiennes. Premier symptôme de leur propension au « *brexit* » ! Quand après 1369 Charles V et Du Guesclin trouvèrent la parade en levant une véritable armée royale, les nobles d'Angleterre n'avaient plus rien à gagner à chevaucher en France. À Édouard III succéda un grand roi, Richard II, qui voulut rétablir l'autorité royale et faire la paix avec nous. Son cousin Lancastre le renversa en 1399 et le fit assassiner en prison, après s'être fait élire roi par le Parlement sous le nom d'Henry IV. La dynastie des Lancastre, fondée sur l'usurpation et le meurtre, chercha une légitimité dans la revanche contre la France. Henry V en trouva l'occasion rêvée dans la guerre civile qui opposait en France Armagnacs et Bourguignons, et ce fut Azincourt (1415), le funeste traité de Troyes (1420), mais neuf ans plus tard, la miraculeuse intervention de la messagère du Ciel, envoyée « *de par Dieu* », boutait les Anglais de toute France et les renvoyait chez eux, en accomplissant « *le plus beau fait que oncques fut accompli pour la Chrétienté* ».

Le pieux Henry VI, époux de Marguerite d'Anjou, qui perdit Bordeaux en 1453, aurait volontiers conclu la paix, mais il fut débordé sur sa gauche par son cousin d'York. En résulta la Guerre des deux Roses (1455-1485), guerre civile qui défie le récit, où le Parlement entérinait impavides les usurpations et les assassinats de rois. Henry VII Tudor, héritier des Lancastre, rétablit l'ordre ainsi qu'un pouvoir royal fort. C'était le père d'Henry VIII, qui fera schisme, avec le parlement à sa botte.

Ainsi, à la fin du Moyen Âge, il y avait bien un État anglais avec un roi souverain mais une conscience nationale forgée à l'encontre du roi ; quel contraste avec la France qui jouissait malgré les vicissitudes de l'heure d'une unité et d'une harmonie, qui faisaient l'admiration de tous les contemporains et que les légistes de Charles V avaient résumées en trois mots : « *Une foi, une loi, un roi.* »

LA NATION FRANÇAISE PAR LE ROI

Il a suffi d'une seule défaite en 1214 pour que la monarchie anglaise soit mise sous tutelle. Mais auparavant, nos Capétiens étaient revenus de dix défaites contre les Plantagenêts sans que leur trône en soit le

moins du monde ébranlé. Modeste était leur pouvoir, mais incroyablement solide. En raison des services rendus, dirait Maurras. Sans doute, mais surtout parce qu'ils en recevaient la grâce par l'onction du sacre, que chacun d'entre eux prenait au sérieux, comme le rappelait Philippe le Bel à son fils héritier : « *Pesez, mon fils, pesez que c'est que d'être roi de France.* »

Au temps de Saint Louis, le roi était souverain en ce sens qu'il ne reconnaissait aucun pouvoir *humain* au-dessus de lui, – ce que les juristes du temps exprimaient en disant que le roi de France est “empereur” en son royaume –, mais aussi qu'il était soumis au pouvoir *divin* par son sacre. Cette possession tranquille de la couronne nous semble un attribut normal de la fonction royale, mais en Europe à l'époque, c'était l'exception plutôt que la règle, disons : une bénédiction, un don du Ciel. Néanmoins, dans l'exercice concret de son pouvoir, le roi de France était, encore sous Saint Louis, plutôt suzerain que souverain. Il commandait directement à ses vassaux et aux paysans de ses domaines, mais indirectement aux vassaux de ses vassaux et à leurs paysans, c'est-à-dire à l'immense majorité des Français. En cas de grands dangers nationaux, les vassaux se ran-



geaient spontanément autour de lui, comme en 1124 autour de Louis VI ou en 1214 à l'appel de Philippe Auguste. Mais de grands dangers nationaux, il n'y avait guère. Le roi était donc, comme on dit, au sommet de la pyramide féodale, et aux degrés inférieurs de la pyramide on reconnaissait volontiers sa souveraineté à condition qu'il ne l'exerce pas trop ! On connaît l'anecdote : dérangé par des ivrognes dans une taverne, Saint Louis veut les faire mettre dehors par ses gardes du corps, mais il demande d'abord si c'est bien lui qui a la justice en ce lieu.

Il n'était le justicier de première instance que sur une petite partie du royaume. C'est dans le domaine de la justice d'appel qu'il a commencé à affirmer et exercer sa souveraineté, en instituant son Parlement, – c'était le même mot qu'en Angleterre, mais ne recouvrant pas du tout la même réalité ! – parlement qui pouvait entendre l'appel de tout Français s'estimant injustement traité par la justice de son seigneur. C'était créer un lien direct avec ses sujets, et par là exprimer sa souveraineté.

Quant à l'impôt royal, il fut une institution de Philippe le Bel, levé pour la première fois après la défaite de Courtrai (1302), dont le choc psychologique justifiait une mesure d'exception. L'impôt et l'armée devinrent permanents sous Charles VII (*Compagnies d'ordonnance* de 1440). À la mort de celui-ci, il était acquis qu'en France, le roi est suprême justicier et défenseur du bien commun du royaume, qu'il a le droit de rendre la justice sur tous ses sujets, de lever des impôts et d'entretenir une armée professionnelle. À la faveur de la guerre de Cent Ans, les Français de toutes classes ont compris qu'il était le seul garant de leur unité foncière comme de leur diversité. En France, l'unité nationale s'est donc faite autour du roi, et la nation, c'est-à-dire le territoire soumis à son pouvoir souverain, est alors apparue comme la communauté politique la plus parfaite, se suffisant à elle-même, un espace de paix remplaçant les sauvetés seigneuriales ou les paix de Dieu d'autrefois.

Telle était aussi la volonté du Ciel, puisque la mission de Jeanne, d'après ses faits et ses dits, fut de faire sacrer son « gentil dauphin » à Reims, afin qu'il puisse exercer en toute légitimité sa souveraineté, au nom du Christ qui est « *vrai Roi de France* ». Prodigieuse reconnaissance de la religion royale s'originant dans le baptême du fils aîné de l'Église.

UNE NATION TRÈS CHRÉTIENNE OUVERTE SUR L'UNIVERSEL

L'origine du sentiment national français est bien antérieure cependant au quinzième siècle. Il était même en germe dès les premiers siècles de notre histoire : « Orphelins de Rome, les Gallo-Romains découvrirent dans l'Église paternelle et maternelle, épiscopale et

monastique, vraiment une cité permanente, la patrie où se réfugiait toute leur espérance. Quand on se demandera où et quand, et sous quelle poussée est né le sentiment national, il faudra se souvenir des propos de Ferdinand Lot. Dès avant « *les quarante rois qui en mille ans firent la France* », *l'amour de la patrie était né de l'Église.* » (CRC n° 198, mars 1984)

Mais au douzième siècle, qu'est-ce donc qui faisait qu'un habitant de Bordeaux, de Dijon ou de Lille, se sentait français, et pas seulement aquitain, bourguignon ou flamand ? Sujets du même roi, ils n'avaient pas beaucoup de chances de le voir une fois dans leur vie, même sur des monnaies. Ils parlaient des langues différentes. Ils étaient tenus par toutes sortes de liens de fidélité autres que celle due au roi. Alors ? C'est dans la « *Chanson de Roland* », épopée écrite dans un contexte de Croisade, qu'il est question pour la première fois de « *Douce France* », de son honneur. C'est connu, encore faut-il en tirer les conclusions : s'ils n'étaient pas marchands, l'endroit où Toulousains, Bretons, Flamands, Bourguignons et autres Normands avaient le plus de raisons de se croiser c'était... la Croisade, véritable « *Chrétienté en action* ». Sous les murs d'Antioche ou de Saragosse, nos Croisés se reconnaissaient, se sentaient français et appelés à perpétuer les *Gesta Dei per Francos*. N'est-ce pas un Pape français, Urbain II le clunisien, qui prêcha la première Croisade à Clermont, en utilisant pour la première fois l'expression « *Regnum Gallie, Regnum Marie* » ? Les Français ne furent pas les seuls à se croiser, mais les Croisades n'eurent pas pour les autres peuples le même rôle dans la constitution de l'identité nationale.

Notre nationalisme français n'est donc pas fermé sur lui-même, mais ouvert sur le monde. Il est constitutif de notre identité de mener les combats de Dieu, de partir à la Croisade, défendre le Pape, bâtir un empire colonial, d'envoyer dans le monde entier des missionnaires (cf. *infra*, encart p. 27). Lorsque l'éminent juriste nîmois Jean de Terrevermeille définissait au début du quinzième siècle la nation française comme « *un canton du Corps mystique du Christ* », il y pensait (cf. *Légitimité royale, française, chrétienne*, CRC n° 197, février 1984).

Du coup, cela répond à l'opposition indue que les historiens modernes font entre nations et Chrétienté. Bien sûr, la nécessité de défendre la nation française contre les Anglais a empêché nos rois de France de partir en Croisade, au désespoir des Papes qui ont tout fait pour s'entremettre. Mais l'idée de Croisade n'est nulle part restée plus vive qu'à la cour des rois de France. Les auteurs des traités de Croisade de la fin du Moyen Âge, Pierre Dubois, Philippe de Mézières et les autres, n'envisageaient pas d'autre avenir qu'une France forte qui ramène la paix en Europe et prenne la tête de la reconquête de Jérusalem.

VERS LA RENAISSANCE

Évoquons pour terminer d'autres "cantons" de la Chrétienté, "nations sœurs" de la France, affrontées à de grands dangers à l'aube de la Renaissance.

L'ITALIE. Émancipées progressivement de leurs évêques, indépendantes de l'empereur après la paix de Constance (1183), les cités italiennes sont devenues des républiques oligarchiques, connaissant tour à tour croissance économique et financière, luttes internes de factions et guerres entre cités. Dans les plus importantes, des familles issues du patriciat financier se sont emparées du pouvoir : les Visconti et les Sforza à Milan, les Médicis à Florence, Venise demeurant une république. D'où la constitution de trois États territoriaux : la Lombardie, la Toscane, la Vénétie, qui favorisa l'efflorescence humaniste du *Quattrocento*, tandis qu'au sud de la Péninsule, le royaume des Deux-Siciles était l'objet d'une âpre rivalité entre la maison d'Anjou et la maison d'Aragon (cf. *supra*, p. 25). La chute de Constantinople en 1453 sonna le tocsin, d'où la signature de la paix de Lodi unissant tous les États italiens face au péril turc.

Le DANGER OTTOMAN. Une tribu turque refoulée par les Mongols s'installa en Asie Mineure à la fin du treizième siècle. Son premier chef connu, Othman, donna son nom à la dynastie des Ottomans. Profitant de la faiblesse et des divisions internes de l'empire

grec, ils conquièrent et unifièrent l'Asie Mineure. Évitant dans un premier temps Constantinople, – le basileus avait cru habile de donner la main de sa fille Théodora au prince Orkhan –, ils pénétrèrent dans les Balkans et battirent les Serbes à la bataille de Kosovo, – "*le champ des merles*" –, en 1389, puis les Bulgares. Le roi de Hongrie Sigismond appela les Occidentaux au secours, mais la Croisade, menée en dépit du bon sens, aboutit à la défaite sanglante de Nicopolis (1396). À son tour, l'empereur Jean VIII Paléologue vint demander du renfort et se soumit à Rome au concile de Florence (1439), mais le clergé grec fanatique refusa l'Union. En 1453, Mehmed II mettait le siège devant Constantinople qui fut prise. Le "Conquérant" prétendit relever le titre d'*Empereur de Rome* et lança de nouvelles offensives jusque sous les murs de Vienne.

L'ESPAGNE. Les Espagnols ont toujours eu une idée claire de leur "orthodromie" – chasser l'islam et réunir la Péninsule ibérique sous une foi, une loi et un roi –, et une grande difficulté à la réaliser, du fait de leurs divisions perpétuelles. Celles-ci ont retardé de plusieurs siècles une *Reconquista* qui se serait achevée plus tôt s'ils avaient été plus unis. La première question qui fâchait, c'était « un roi », car aucun des quatre rois de la fin du Moyen Âge (Navarre, Aragon, Castille et Portugal) ne voulait

L'APPEL DU PAPE URBAIN II À LA CROISADE

« C'ÉTAIT le 18 novembre de l'année 1095, à Clermont, on vit se réunir autour du Pape une assemblée telle qu'il n'en est tenu rarement dans le monde. Évêques, princes, chevaliers, peuple, une foule immense est là, attendant la parole qui doit mettre en branle tout le monde chrétien. Devant cette multitude, Urbain se lève et il montre l'Orient aux mains des infidèles, Jérusalem sous le joug de Mahomet, le tombeau du Christ profané, les chrétiens de Palestine dans les fers, les hordes musulmanes couvrant l'Asie et prêtes à déborder sur l'Europe. Pour conjurer ces maux, il n'y a qu'un parti à prendre, c'est d'aller frapper au cœur l'ennemi du nom chrétien, en replantant la Croix au sommet de la Ville sainte.

« À ces mots, un seul et immense cri : DIEU LE VEULT ! s'échappe de toutes les poitrines ; l'assemblée

entière répond au pontife dans un magnifique élan de foi et d'enthousiasme, et l'ère des Croisades commence, ce mouvement héroïque qui a refoulé vers l'Asie l'invasion musulmane et assuré pour toujours le triomphe de la foi et de la civilisation chrétiennes. Dieu le veult ! car Dieu veut le règne de son Christ (...).

« Au concile de Clermont, Urbain II a sacré la France soldat de Dieu et apôtre de la civilisation chrétienne. Depuis lors, le prestige de son nom a survécu en Orient à ses revers comme à ses fautes ; à l'heure présente encore, le nom de Franc est synonyme de catholique sur les lèvres de l'habitant de Jérusalem comme dans la langue du Liban et de la Syrie (...). **C'est l'œuvre des siècles, et, à moins de vouloir disparaître de la scène du monde, nous ne pouvons rien y changer.** Nos révolutions intérieures ont beau

passer sur tout cela, il y a là un héritage que nos gouvernements, quelles qu'en soient l'origine ou la forme, sont obligés de se passer de main en main, sous peine de trahir la cause nationale. La France perdrait sa raison d'être si elle venait à méconnaître cette loi fondamentale de son histoire.

« La cause de la foi et de la civilisation chrétienne n'a jamais cessé de trouver en elle son champion le plus dévoué... Chacune de ses prises d'armes a contribué à étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre ; et, me rappelant ces choses, j'ai le droit de dire, au pied de ce monument, que la France a écouté la voix d'Urbain II, en restant jusqu'à nos jours, malgré ses défaillances passagères, le soldat de la Providence et le missionnaire du Christ. »

(Discours de Mgr Freppel, pour l'inauguration de la statue d'Urbain II à Châtillon-sur-Marne, le 22 juillet 1887.)

renoncer à sa souveraineté, tous se voyant bien en “empereur des Espagnes”. Mais le principal souci, c’était une noblesse insupportable, prétendant avoir le droit d’élire les rois et de les déposer, les défiant même dans les assemblées ou *cortès*. L’histoire de la Péninsule ibérique entre le treizième et le quinzième siècle est le récit chaotique d’un nombre invraisemblable d’usurpations et de changements dynastiques, de guerres féodales, civiles et étrangères. Mettons à part la belle victoire de *Las Navas de Tolosa* (16 juillet 1212), remportée par l’armée chrétienne des rois de Castille, d’Aragon et de Navarre contre les Infidèles.

C’est encore le PORTUGAL qui s’en tira le mieux à la fin du quatorzième siècle, avec la dynastie des Avis, d’origine française, qui lança la nation dans sa grande épopée missionnaire et coloniale à partir de 1415. De leur côté, l’union d’Isabelle de Castille et de Ferdinand d’Aragon en 1469 permit l’achèvement de la *Reconquista* dans la Péninsule par la conquête du royaume de Grenade en 1492. La même année, Christophe Colomb découvrait l’Amérique.

Enfin ce qu’il est convenu d’appeler l’“HYPOTHÈQUE BOURGUIGNONNE”, à cheval sur le royaume de France et l’Empire. On sait à quelle trahison la guerre de Cent Ans conduisit le duc de Bourgogne Jean sans Peur et surtout son fils Philippe le Bon, “le Rebelle”, comme le qualifiait Jean de Terrevermeille. Après le sacre de Charles VII, son objectif étant de faire de la principauté bourguignonne un État souverain, le duc Philippe y réussit en partie (traité d’Arras, 1435), mais Louis XI y mit bon ordre en restaurant l’unité française, et la mort du dernier duc de Bourgogne Charles le Téméraire sous les murs de Nancy en 1477 mit enfin un terme à la rébellion. Son unique héritière, Marie de Bourgogne, épousa Maximilien de Habsbourg. La géopolitique de la Renaissance acheva de se mettre en place lorsque leur fils Philippe le Beau épousa la fille des Rois catholiques Ferdinand et Isabelle et qu’ils donnèrent naissance à Charles Quint, héritier d’un ensemble hétéroclite de territoires, droits et prétentions, ne constituant pas une nation, mais qui allait faire peser de graves menaces sur l’équilibre de la Chrétienté.

LE CONCERT DES NATIONS CHRÉTIENNES

La fin du rêve unitaire impérial, heureuse pour la liberté de l’Église, a abouti à la naissance de nations souveraines, très diverses et inégalement assurées : au rebours de tout césaropapisme ultramontain comme de toute indépendance ou ingérence du pouvoir laïc, c’est l’idéal d’un “concert des nations chrétiennes sous la houlette de la papauté”, appelé aussi “communauté catholique des nations”, expression parfaite de l’augustinisme politique qui porte en soi le salut des âmes et des peuples. « Chaque peuple trouve dans son passé,

dans sa civilisation, les éléments de sa vocation divine mais la Parole révélée de Dieu les introduit dans une vue supérieure, où il n’est plus question de nationalité privilégiée, dominatrice, ni de peuple élu, mais de rôles divers dévolus à nos communautés historiques stables, dans une unité concertante, vivante, où s’apaisent tous les antagonismes par la conception d’une plus haute fraternité », écrivait notre Père en 1978, en s’inspirant du grand penseur russe Soloviev (*La gloire cosmique du Christ-Roi*, CRC n° 132, p. 6).

Il n’empêche : ce qui frappe à la fin de ce survol géopolitique, c’est à quel point la nation française est comme « mise à part », en avant-garde de l’orthodromie divine. Il nous semble tellement naturel, à nous Français, de vivre dans une nation depuis quinze siècles, que nous en attribuons volontiers le droit à tous les peuples. Mais les nations ne sont pas un fait de nature ni de volonté humaine ; elles sont le fruit d’un lent mûrissement, d’un grand labeur moral et politique, pour tout dire, d’une histoire sainte.

Au départ, il y eut le peuple des Francs (au sens large), évangélisé et civilisé par ses moines et ses évêques, rassemblé lentement, patiemment, par une dynastie issue de son sol et consacrée par l’onction divine, et qui a commencé à sentir son unité en accomplissant ensemble les *Gesta Dei*. Nous ne sommes pas les seuls à avoir eu des rois sacrés, mais nulle part ailleurs qu’en France, cela n’a empêché qu’on les renverse et qu’on les tue. Chez nous, jamais on n’a assassiné les rois avant les guerres de religion.

Permes par Dieu, les grandes défaites de la guerre de Cent Ans, qui pour la première fois ébranlèrent la monarchie française jusqu’à ses fondements, ont montré à nos rois, nos trop légers Valois, que cela n’allait pas de soi et ne tenait qu’à un fil, le fil d’or de l’orthodromie divine que sainte Jeanne d’Arc vint renouer miraculeusement, « de par Dieu le roy du Ciel », rappelant aux Français de son temps, – et de tous les temps –, qu’il existe entre le Christ et son peuple un mystère d’alliance, dont la Vierge est Médiatrice, que ce mystère a présidé à sa fondation, qu’il commande sa marche et explique son singulier destin et, l’honorant de privilèges éclatants, l’oblige à une fidélité plus grande.

« Consacrant d’une bénédiction divine le nationalisme français, ce dont nous pouvons être fiers, écrit notre Père, le premier message de l’Envoyée de Dieu est bien qu’il n’y a de mystique politique que dans la soumission de l’idée nationale et royale à la souveraineté universelle du Christ et de sa Sainte Mère, qui s’étend à toutes les nations leur procurant à toutes ensemble prospérité et salut. Ainsi est-il possible, avec de forts nationalismes, de bâtir une véritable et pacifique communauté internationale. » (CRC n° 132, p. 7)

Frère Thomas de Notre-Dame du perpétuel secours.



SAINT AUGUSTIN PRÊCHE AUJOURD'HUI

Étudier saint Augustin, c'est un sujet en or pour une session de la Phalange : chacun des combats de notre Père fait revivre l'une ou l'autre de ses polémiques ; pas un sermon de l'évêque d'Hippone qui ne nous rappelle une page de l'abbé de Nantes. En douteriez-vous ? Les deux cents jeunes gens qui ont participé à la session de la Toussaint en sont repartis convaincus !

LE PÈRE DE L'OCCIDENT CHRÉTIEN.

Le samedi 30 octobre, à 10 h, après le *VENI CREATOR*, la session s'ouvrit par l'écoute de la conférence prononcée par notre Père en 1980 sur "Saint Augustin, père de l'Occident chrétien".

Pendant une heure, et avec une allégresse évidente, le Père nous communiqua son enthousiasme pour le grand Africain. Le simple récit de sa vie est déjà riche de leçons et dresse le sommaire de nos études pendant trois jours.

Augustin est berbère de race, Romain de civilisation et chrétien de religion : quel symbole !

Tout intelligent qu'il fût, il n'a pu atteindre la vérité que par la médiation d'un maître, d'un père : saint Ambroise de Milan. L'ayant enfin embrassée, ce contemplatif s'est mué par la force des choses en polémiste redoutable, car le vrai mystique ne supporte pas l'erreur. Pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, il n'a de cesse de la combattre et de l'abattre !

Au fil de ses batailles successives contre l'hérésie, saint Augustin récapitula toute la doctrine catholique, édifiant une "doctrine totale", dirions-nous. Après les ravages des invasions barbares, lorsque les évêques et les moines entreprendront de relever les ruines de la civilisation, saint Augustin deviendra leur maître à penser, le "docteur commun" de la Chrétienté. Pendant mille ans, la science des théologiens et la ferveur des mystiques, la sagesse des philosophes et la clémence des princes s'enracineront dans sa sainteté et sa doctrine.

Les parallèles avec la vie du conférencier lui-même s'imposent si nombreux qu'à la fin de l'heure, nous avons le sentiment de connaître et d'aimer l'évêque d'Hippone comme s'il avait été notre propre maître.

« NÔTRE EST LE VRAI ! »

À 11 h 15, les retardataires ayant rejoint la maison Saint-Joseph, nous pouvons commencer la messe. Avoir un aumônier à domicile pendant trois jours, quel luxe ! Et le plaisir était réciproque, à en juger

par son attention aux prédications de frère Bruno et ses plaisanteries avec les jeunes.

En sermon d'introduction, frère Bruno rappela la devise qui ouvre nos *150 POINTS* : « *Nôtre est le vrai.* » Saint Augustin y aurait souscrit de toute son intelligence et de tout son cœur ! Car pour lui comme pour nous, seule la vérité compte, quoi qu'il en coûte.

Augustin avait cependant erré pendant trente ans avant de s'établir enfin dans « *la quiétude de la vérité sûre* ». Pour ne pas se tromper de combat, pour ne pas perdre de temps à poursuivre des chimères, il faut être dirigé, il faut avoir un maître.

C'est d'ailleurs en leur prêchant l'amour de la vérité que notre Père s'est attaché ses premiers disciples. Frère Bruno, par exemple, qui nous confiera plus tard que c'est la lecture de son article sur "La recherche de la vérité", paru en 1955 dans *AMITIÉS FRANÇAISES UNIVERSITAIRES*, qui l'attacha définitivement à ce maître incomparable, balayant d'un coup toutes les illusions du monde.

Lors de la période de questions du dimanche soir, il ajoutera ce beau témoignage :

« Nous avons suivi le Père, frère Gérard et moi, avec enthousiasme. Nous étions jeunes, comme vous, irréfléchis, et les grandes personnes sérieuses pensaient que cela nous passerait. Leur grand argument était qu'il était seul contre tous les évêques : il était impensable qu'il ait raison ! J'aimais bien mes parents, j'avais une grande confiance en eux, je ne voulais pas me révolter. Mais que voulez-vous, le Père avait raison, cela crevait les yeux ! Et cela ne m'a pas passé avec l'âge. Voyez, j'ai maintenant plus de quatre-vingts ans et je pense toujours qu'il avait raison. Je n'ai aucune raison de changer d'idée, parce que personne n'a jamais pu me montrer qu'il avait tort. Je n'ai pas perdu une miette de ses enseignements depuis l'âge de quinze ans et je suis sûr que tout est d'une limpidité formidable. Je vous le dis pour que vous fassiez pareil. C'est du béton ! Même si nous sommes seuls.

« Quand les choses redeviendront normales, nous aurons de nouveau des séminaristes, des religieux à former. Nous avons tout ce qu'il faut pour restaurer l'Église si nous tenons bon. »

Après la messe, nous nous rendons à la salle communale pour le repas. Sans perdre une minute, car l'horaire est tyrannique ! Heureusement, nos sœurs forment à la cuisine une équipe de choc compétente et dévouée. Une heure plus tard, plus de deux cent cinquante repas ont été servis, la vaisselle est faite et le réfectoire converti en salle de conférence par quelques bonnes volontés.

L'ENFANEMENT À LA FOI DANS L'AMOUR.

Tel fut le titre qu'annonça frère Thomas en prenant place sur l'estrade, à 14 h 30 précises.

Le drame intime de la conversion de saint Augustin est un événement majeur dans l'histoire de l'Église, qui porte du fruit aujourd'hui encore en prêchant que la religion est un cœur à cœur, où l'amour est souverain. Saint Augustin est le docteur de la Charité !

C'est en effet par l'amour que le Christ a attiré ce cœur inquiet, ce cœur insatiable d'aimer et d'être aimé. En trois actes, racontés avec psychologie et éloquence dans les *CONFESIONS*, à la louange de la miséricorde de Dieu.

L'amour de l'amour, d'abord, impérieux, qui le laissait insatisfait au milieu des voluptés charnelles, jusqu'à ce qu'à la lecture de Cicéron, un nouvel amour s'éveille en lui, tout aussi dévorant : l'amour de la sagesse. Las ! hors de la Foi, Augustin, jeune rhéteur, s'égarera dans le manichéisme et même l'astrologie... Quand enfin il sera revenu de ces folies et aura découvert un maître en la personne de saint Ambroise, il commencera à comprendre que la vérité ne peut se trouver toute seule, qu'elle doit être demandée à l'autorité divine dont l'Église est dépositaire. Il faut croire d'abord pour comprendre : « *Crede ut intelligas* ».

De plus en plus admiratif de l'Église, Augustin était enfin prêt à être saisi par le Christ dont l'amour le libéra alors des pesanteurs de sa chair. Le récit qu'il rédigea de cette conversion décisive est si vrai, si puissant, que nul ne peut l'entendre sans se sentir empoigné et pressé de l'imiter.

La leçon qu'en tira frère Thomas, à la suite de notre Père, est que la foi est une semence de vie divine que nous recevons de l'Église notre Mère, qui nous enfante véritablement à la vie surnaturelle.

« Comme la naissance d'un vivant à partir de ses générateurs, d'un autre vivant dans la similitude de nature, est un mystère, dit le Père, de la même manière, la foi passe d'un croyant, de l'Église croyante aux catéchumènes, comme par une **adhésion intuitive et spontanée à la vérité dans l'amour**, avant toute justification.

« Quand Ambroise prêche, que saint Augustin se fait baptiser par Ambroise, il reçoit de lui cette semence spirituelle, comme dit saint Jean dans son Épître, ce germe qui va grandir en lui. La foi surnaturelle, selon l'expérience de saint Augustin, est une **grâce existentielle reçue de l'Église avant d'être un objet de raisonnements et de décisions individuelles.** »

Attention à ne pas faire pour autant de saint Augustin un anti-intellectualiste. S'il affirme qu'il faut d'abord croire, c'est pour comprendre ensuite. Il recommande d'aimer beaucoup l'intelligence : « *intellectum valde ama* ». De la foi, en effet, la raison théologique fera jaillir mille intelligences. C'était là l'objet de la seconde conférence de l'après-midi.

DOCTEURS DE LA FOI.

Après le chapelet, frère Bruno nous raconta comment notre Père fut prévenu dès le séminaire des causes du naufrage de la théologie et de l'apologétique modernes. Sous le beau prétexte de remédier au dessèchement de l'apologétique classique et de la scolastique par trop rationnelles, Monsieur Enne, en 1943, enseignait une méthode nouvelle d'apologétique. Il prétendait révéler à l'homme moderne l'aspiration secrète de son cœur au christianisme : **méthode d'immanence**, hardie, délicate, qu'il entendait bien distinguer de la **doctrine d'immanence** condamnée par saint Pie X comme la quintessence du **modernisme**, selon laquelle toute religion jaillit de la conscience de l'homme.

Lors de la période de questions du lendemain soir, frère Bruno précisera que cette distinction entre méthode et doctrine d'immanence n'est que rhétorique. Avec le recul que nous avons maintenant, nous voyons que la méthode d'immanence a tourné inéluctablement en doctrine, enfermant toute l'Église dans le modernisme depuis Vatican II.

À dix-neuf ans, s'il ne s'égara pas dans cette impasse, notre Père conserva néanmoins de Monsieur Enne l'intuition majeure : « *On va au vrai de toute son âme et non point par pur raisonnement. Il faut aimer pour croire, et il faut aimer plus encore pour donner aux autres de croire.* »

Fort de son intuition de l'être, d'une part, qui révèle l'intime présence de Dieu créateur à la source de tout être ; sûr, d'autre part, de l'objectivité de la Révélation, l'abbé de Nantes a édifié une apologétique et une théologie totales, salvatrices, sous le patronage de saint Augustin.

Arrivé à ce point, frère Bruno céda la parole à notre Père, introduisant son cours de *THÉOLOGIE TOTALE*, en 1986, par le commentaire de la théophanie du Buisson ardent, au mont Sinaï. Les stylos suspendent leur course sur les cahiers de notes, les visages se redressent et s'attachent à l'écran sur lequel le Père donne un magistral cours de théologie métaphysique. Matière difficile s'il en est, mais avec un tel pédagogue, quel spectacle ! Le Père tient l'existence au bout de ses doigts ! Il semble la malaxer, en dessiner les contours, nous la donner à saisir à notre tour, éveillant notre esprit à cette primordiale intuition de l'Être !

Ouvrant le livre de l'Exode, notre Père, comme saint Augustin, y lit la révélation du Nom de Dieu à Moïse : « *Je suis : JE SUIS.* » (Ex 3, 14). Révélation ineffable, que notre esprit infirme peut appréhender, mais non point comprendre. Heureusement, Dieu, dans sa condescendance, adopte aussitôt après un langage humain pour se faire connaître de nous : « *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.* » (Ex 3, 15) Après le « *Nom de sa substance* », voici le « *Nom de sa miséricorde* »,

s'écrie saint Augustin ! C'est de la théologie RE-LATIONNELLE, renchérit notre Père !

Dès lors, conclut-il, plutôt que d'édifier une théologie ratiocinante qui dépiaute les attributs divins, mieux vaut parler de Dieu avec le langage même qu'il a choisi pour se révéler à nous. Notre théologie totale, biblique et historique, retrouve et renouvelle les intuitions de saint Augustin et court même à la rencontre de la révélation de Fatima !

UN VRAI SERMON DE SAINT AUGUSTIN !

Après le chant des premières vêpres de la fête du Christ-Roi, le sermon fut un exemple éblouissant de cette doctrine tellement cordiale et d'une intelligence royale. Le programme annonçait : "Un vrai sermon de saint Augustin dans sa cathédrale d'Hippone".

C'est cependant la voix de notre Père, si chaleureuse, qui s'éleva dans notre chapelle : « *Carissimi Christi fideles, fidèles du Christ, mes très chers frères, prenez place dans la basilique. Asseyez-vous sur la paille, mettez-vous à votre aise, car j'ai à vous faire ce matin un long discours.* »

Non, notre Père ne récitait pas un sermon appris par cœur. Pétri de la pensée du grand docteur d'Occident, il avait improvisé, au soir de la Pentecôte 1980, un sermon à la manière de saint Augustin. Rassemblant les figuratifs de l'Ancien Testament et de la mythologie grecque, convoquant le patriarche Joseph et Orphée, Antigone et la fille de Jephté, il nous fit pénétrer dans le mystère de la Rédemption chrétienne. À la voix du Père se dévoile le dessein divin, d'une admirable beauté et sagesse : comme l'eau de Cana fut changée en vin par le Christ, les figures antiques s'accomplissent dans l'Évangile.

Au cratère, l'oratorio de frère Henry sur la mission jésuite au pays des Hurons fit résonner une harmonique nouvelle du mystère de la Croix, saisissante. Cette Rédemption par le Christ, entrevue par les scribes inspirés et dont l'espérance hantait les tragiques grecs, les martyrs l'ont renouvelée avec une pleine conscience, par amour !

JE SUIS LE FILS DE VOTRE SERVANTE.

Après quelques heures de repos, frère Bruno ouvrit la deuxième journée de la session en méditant de nouveau le mystère de l'enfantement à la foi.

Saint Augustin et notre Père sont enfants de l'Église qui prit pour eux le visage de leur sainte mère. « *Toute maternité chrétienne est médiatrice* », écrivait notre Père dans une page mystique dédiée à Mamine (septembre 1968). Saint Augustin le savait bien, lui qui devait sa conversion aux prières et aux larmes de sainte Monique, « *la mère de ma chair, dont le chaste cœur enfantait avec plus d'amour encore mon salut éternel en votre foi* » (CONFESIONS, livre IX).

Quelle merveille qu'une intime communion d'âme avec une mère vénérée et très aimée ! Saint Augustin et notre Père expriment leur action de grâce par les mêmes paroles du psaume 115 :

« *Ô Seigneur, je suis votre serviteur, votre serviteur et le fils de votre servante.* »

FONDATEURS DE CHRÉTIENTÉ.

"Fondateurs" au pluriel, car notre Père a accompli au vingtième siècle la même œuvre de charité politique que l'évêque d'Hippone au cinquième siècle.

Ce dimanche matin, frère Louis-Gonzague devait nous initier à la délicate question de l'augustinisme politique sur laquelle se sont affrontés tant de juristes et de théologiens, de princes et d'évêques, d'empereurs et même de papes à travers les siècles.

Rassurez-vous, à l'école de notre Père, notre frère s'est bien gardé de nous infliger un traité de droit public ou de théologie scolastique. D'ailleurs, saint Augustin lui-même n'a rien écrit de tel. Sa pensée politique n'est pas un système, mais le fruit d'une expérience des relations entre l'Empire et l'Église, vécue dans le contexte dramatique de l'effondrement de l'Empire romain d'Occident.

En 410, en effet, Rome est saccagée par les Wisigoths. Dans cette catastrophe, saint Augustin va donner toute la mesure de son génie, et relever l'espérance de ses concitoyens.

Sa première réaction est d'élever les cœurs vers le Ciel : « *Vienne la grâce et que ce monde passe !* »

Et notre frère de faire remarquer que c'est précisément sur ce principe – à ne pas oublier en temps de "pré-campagne" électorale ! – que notre Père a bâti nos cinquante POINTS de politique :

« *Le phalangiste a pour unique pensée de reconnaître sur lui et sur les siens l'empire souverain et tout aimable de Jésus-Christ et du Cœur Immaculé de Marie, et de leur plaire en tout service (...). Il n'a aucun préjugé politique, aucune ambition, aucune revendication. La passion de la politique est pour lui impure (...). Cette allégeance aux volontés du ciel est de source évangélique et de tradition immémoriale dans l'Église, selon la parole du Seigneur : "Mon Royaume n'est pas de ce monde."* » (Point n° 51)

Mais saint Augustin ne s'en tient pas là. En effet, au-delà du châtement de la Rome païenne, il discerne, dans l'entremêlement et la confrontation de la Cité de Dieu et de la Cité de Satan ici-bas, la réalisation du dessein de Dieu dans l'histoire. « *Il n'y a pas de philosophie de l'histoire*, commente notre Père. *Avec LA CITÉ DE DIEU, saint Augustin écrit la première théologie de l'histoire* ».

Or, puisque l'affrontement des deux Cités se déroule sur la terre, Augustin ne peut se désintéresser des affaires temporelles, au grand dam des modernes qui

aimeraient voir en lui un spirituel pur. C'est oublier que l'évêque d'Hippone est un citoyen romain ! Il a le sens de l'État et travaille de concert avec les autorités légitimes en vue du bien commun et de la destruction des ennemis de l'Église. La doctrine de l'augustinisme politique et philosophique, qui ordonnera tous les savoirs et pouvoirs à l'instauration du Royaume de Dieu pendant plus de mille ans, découle de l'orthodromie divine discernée par saint Augustin. Il a véritablement enfanté la Chrétienté !

JÉSUS-CHRIST NOTRE ROI ET NOTRE MAÎTRE.

« *Pourvu qu'il ne parle pas de Rome* », murmuraient les paroissiens timorés d'Hippone en 411. « *Pourvu qu'il ne parle pas de Rome* », susurraient à leur tour maints auditeurs de l'abbé de Nantes. Eh bien, si ! Hanté comme saint Augustin par l'angoisse de l'Église et de la Patrie, notre Père n'a cessé de dénoncer la cause de leur malheur.

Frère Bruno nous lut ainsi au sermon la pathétique *LETTRE À MES AMIS* n° 121 :

« Seigneur Jésus, mon Roi, mon Maître, vous m'invitez avec insistance à travailler encore, en ce sinistre dimanche du Christ-Roi 1962, pour votre royauté terrestre et la proclamer, la défendre, avec les armes de lumière, contre ceux qui, même chrétiens, s'en font les ennemis ou les destructeurs inconscients. La contemplation religieuse, ce sera pour demain ou plus tard, après les prisons, après la mort, dans la béatitude de votre triomphe. Aujourd'hui, c'est l'œuvre de charité qui prévaut, de la charité politique. »

Notre Père s'en prend aux démocrates chrétiens qui répètent par leur idolâtrie démocratique et leur culte de l'homme le cri des juifs et des païens de jadis : « *Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous !* » Hier comme aujourd'hui, la ruine de Rome est le salaire de cette impiété, selon la vision du Secret de Notre-Dame de Fatima, méprisé par les papes.

PÉLAGIANISME D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.

L'après-midi de ce dimanche fut consacré à étudier le dernier grand combat de saint Augustin, sur le mystère de la grâce divine.

À la suite du sac de Rome en 410, la Numidie vit affluer de nombreux réfugiés. Parmi eux, les disciples d'un moine anglais, Pélage, dont la doctrine nouvelle alarma bientôt l'évêque d'Hippone. Ils affirmaient la capacité, le devoir de tout homme de devenir parfait et de conquérir son salut par la seule force de sa volonté autonome ! Ils niaient par conséquent la grâce divine, le péché originel et la Rédemption. C'était la ruine de toute l'économie du salut et de toute vie chrétienne !

Émanciper la liberté de la grâce divine est une tentation constante de la raison orgueilleuse. Et le pélagianisme n'est qu'un rhume des foins, comparé à

l'humanisme athée du concile Vatican II contre lequel s'est dressé notre Père. Avidé de plaire au monde, le Concile a prétendu reconnaître et même adopter par sa constitution *GAUDIUM ET SPES* l'orgueil formidable de l'homme moderne ! Notre Père, dans son *AUTODAFÉ*, a pulvérisé l'idole avec une verve digne des grandes polémiques de saint Augustin ! Écrit dans la dérélition de son exil à Hauterive, ce pamphlet révèle toute sa stature de docteur mystique de la foi catholique.

DOCTEURS DE LA GRÂCE.

Face aux pélagiens, saint Augustin formula la doctrine catholique de la grâce, puisée dans la Bible et dans son expérience intime de pécheur converti par miséricorde. Notre Père nous l'exposa magistralement, affirmant la primauté de la grâce divine, à la source de tout notre être et de notre liberté même. Dieu est « *plus intime à moi-même que moi* », s'exclamait saint Augustin ! Ce qu'il veut ? Obtenir de nous de l'amour.

Cette doctrine peut sembler redoutable, qui met l'homme en présence du mystère insondable de la prédestination divine. Elle est surtout salutaire, poussant le pécheur dans les bras de son Père céleste, en suppliant, le jetant aux pieds de la Sainte Vierge, Médiatrice de toute grâce.

C'est en effet par le Cœur Immaculé de Marie que Dieu veut attirer les âmes : cette révélation du Ciel à Fatima, en 1917, a complètement renouvelé le "problème" de la prédestination, sur lequel tant d'hérétiques ont achoppé. Désormais, enseignait notre Père, « *Croire au fait et aux dits de Fatima est un gage de prédestination ; tandis que repousser Fatima est un épouvantable signe de réprobation.* »

En réponse aux questions posées lors du cratère, frère Bruno tirera une résolution pratique de ce mystère de la grâce et de la prédestination :

« Plutôt que de s'échiner à chercher des explications intellectuelles, abstraites, la solution est pratique. Moi, où est-ce que je vais ? C'est cela l'important. Tu veux savoir ? Tu n'as qu'à compter les grâces que Dieu t'a faites pour te conduire jusqu'à présent, jusqu'à la CRC : cela fait un certain nombre de grâces qui montrent bien que Dieu veut te sauver, toi, particulièrement.

« Quand on a compris cela, on s'applique à faire le nécessaire pour manifester qu'on est prédestiné. Dire le chapelet, par exemple, obéir à la Sainte Vierge, c'est un billet pour le Ciel ! »

« AIME ET FAIS CE QUE VEUX. »

Le soir, après les premières vêpres de la Toussaint, c'est de nouveau notre Père qui prêcha. Au début de la session de la Pentecôte 1986, recherchant une morale qui repose sur notre expérience et attire notre cœur, il avait posé en principe de notre morale pha-

langiste la maxime fameuse de saint Augustin : « *Aime et fais ce que veux.* » Vrai ? Oui ! En commençant par l'amour de soi, qui nous fait passer à l'amour de Dieu notre Créateur, puis des autres, les bons comme les "méchants" que nous n'aimons pas... encore !

L'amour : tel est le ressort mystique de notre morale, admirablement chanté par Marie Noël : « *Le remède d'aimer est d'aimer davantage.* » (À TIERCE)

Lors du salut du Saint-Sacrement qui suivit, les cantiques résonnant dans une chapelle comble nous transportèrent au Ciel. Nos jeunes ont l'habitude de chanter ensemble, et ils aiment cela. Notre Père tenait à ce qu'ils viennent aux sessions non seulement pour s'instruire de la doctrine CRC et pour forger de solides et saintes amitiés, mais aussi pour prier avec les communautés et grandir dans la piété.

Entre le dîner et les complies, frère Bruno prit une petite heure pour répondre aux questions. Elles étaient nombreuses, signe que ces deux jours d'enseignement intensif avaient été suivis avec intérêt. On mesure là les bons fruits des stages dans nos ermitages auxquels la plupart des jeunes ont participé. Ce fut l'occasion pour notre frère de préciser notre position CRC, de dissiper quelques illusions – Zemmour ! – et surtout de renouveler son témoignage filial sur notre Père.

AUGUSTIN SUR LA CHAIRE DE PIERRE.

Après la divulgation de la troisième partie du Secret de Fatima, le 26 juin 2000, notre Père résolut de s'effacer derrière saint Jean-Paul I^{er}, que Notre-Dame ressuscitait, en quelque sorte, en le montrant comme le personnage clef de son Secret.

Frère Bruno se réjouit de sa canonisation prochaine car, quels que soient les prétextes allégués par les promoteurs de sa cause, nous savons quant à nous que Jean-Paul I^{er} fut avant tout le pape qui avait décidé d'obéir à Notre-Dame de Fatima et de consacrer la Russie à son Cœur Immaculé. Le canoniser pourrait être pour François, et malgré sa mauvaise volonté actuelle, un premier pas sur la voie de l'obéissance aux demandes du Ciel.

À l'oraison matinale de la Toussaint, frère Bruno survola les quatre audiences générales de son pontificat, consacrées à l'humilité, la foi, l'espérance et la charité. En effet, cette prédication si simple, si chaleureuse, révèle un disciple fervent de saint Augustin ! En un mois, le Pape du sourire rappela à l'Église sa religion catholique, qui est augustiniennne.

CATÉCHÈSE AUGUSTINIENNE.

Frère Bruno ne voulait pas laisser repartir son monde sans l'avoir mis en contact plus directement avec la prédication du plus grand des docteurs de l'Église. Lundi matin, pendant une heure, il feuilleta donc le volume des sermons édités par François

Dolbeau, les commentant très spontanément. Ces notes prises à la volée par quelques copistes nous permettent de nous représenter très concrètement ce spectacle.

Augustin s'adresse très simplement à un public qui, manifestement, réagit vivement à tout ce qu'il comprend... ou ne comprend pas. L'évêque s'adapte, insiste sur les points difficiles, demande les prières de son auditoire en abordant les questions délicates, se lance dans des démonstrations subtiles, s'arrête soudain pour ressaisir l'attention des fidèles, avant de se laisser emporter par son enthousiasme dans une période majestueuse. Souvent il met en scène un contradicteur, toujours soucieux d'armer son troupeau contre les ennemis de la foi. Tenez par exemple :

« Je lui pose la question : "D'où sais-tu qu'Alexandrie existe ?" Il va dire : "Par ce que j'ai cru." Je répliquerai : "Qui as-tu cru ?" Que peut-il dire d'autre que : "J'ai cru des hommes."

« Toi donc, à propos d'Alexandrie, tu as cru des gens qui ont vu ; moi, au sujet de Dieu, des gens qui ont prophétisé. Si tu pouvais raisonner juste, si tu soupèses la valeur des témoignages, j'ai cru des garants plus idoines que les tiens. Car, à propos d'Alexandrie, tu as cru des gens qui ont pu, sur place, la voir de leurs yeux, tandis que moi, j'ai cru des gens qui ont annoncé les événements actuels, avant qu'ils ne se fussent produits. »

Toujours pleins de finesse, les arguments de l'évêque traversent les siècles !

D'UN DOCTEUR DE L'ÉGLISE À L'AUTRE.

Le sommet de la session devait être la grand-messe de la Toussaint, avec l'acte d'allégeance d'une vingtaine de jeunes gens à la Communion phalangiste, catholique, royale et communière. Leurs lettres de motivation attestent leur pleine conscience de la gravité de cet acte religieux : à la suite de l'abbé de Nantes et sous la protection du Cœur Immaculé de Marie, ils veulent être aidés à aller au Ciel et aider, à leur petite mesure, au relèvement de l'Église.

Avant de recevoir leur promesse de fidélité, frère Bruno leur expliqua qu'entrer dans la Phalange de l'Immaculée, c'est entrer dans « *une famille dont la vocation est de ne rien mettre plus haut que le service de la Vérité et de l'Église* » ; une famille dont l'abbé de Nantes est le père, notre Père.

Et quel Père ! Frère Bruno rappela le portrait de saint Augustin brossé par notre Père en introduction de la session. Au bout de trois jours d'étude, force est de constater que ce portrait est autobiographique ! Si saint Augustin prêche aujourd'hui, c'est par la voix de l'abbé de Nantes qui a tracé comme lui sa route "in medio Ecclesiae" : non pas dans la voie large de tous les compromis, mais sur l'étroite ligne de crête qui relie les sommets de la doctrine et de

la sainteté catholiques. Foi et intelligence, mystique et politique, spéculation, contemplation, prédication, etc. Les idées-forces énoncées au fil des conférences et sermons s'ordonnent pour dessiner la figure du docteur mystique de la foi catholique. Quel beau bouquet final pour cette session !

Les enregistrements en seront publiés au fil de l'année dans les conférences mensuelles et sur la *VOD*.

CONTROVERSE À LA PERMANENCE

C'est maintenant entré dans les habitudes de nos amis : le 11 novembre, c'est la date de la controverse publique organisée par la Permanence de Paris. Cette année encore, parisiens et provinciaux s'y sont rendus nombreux, souvent en familles constituées, attirés par le titre : *LES ÉVANGILES, HISTORIQUES OU NON ?*

« Notre controverse, annonçait frère François, aura le grand avantage de mettre en pleine lumière des vérités capitales et de détruire de graves erreurs propagées par des exégètes comme le Père Vénard, de l'École biblique de Jérusalem : *« Les Évangiles ne sont pas les retranscriptions serviles de la prédication orale des Apôtres, mais ils en ont conservé un peu de la saveur. »* Quant à Mgr Joseph Doré, il écrit dans son encyclopédie *JÉSUS* : *« L'Évangile de saint Jean n'a aucunement pour but de rapporter des faits, mais de donner aux lecteurs une leçon de théologie, d'ailleurs de haute volée. »* » Que leur répondre ?

Notre frère avait conçu cette controverse comme un arsenal de preuves et d'arguments scientifiques et mystiques pour fortifier la foi de nos amis contre toutes les objections, négations et mensonges des rationalistes et des modernistes.

Deux jeunes gens de la Permanence tinrent le rôle ingrat de ces ennemis de la foi, agressifs ou sournois, qui répandent avec morgue leur apostasie dans toute l'Église. Frère François et quelques phalangistes leur opposèrent les démonstrations exégétiques de notre Père, complétées par les savantes études de frère Bruno : un vrai feu d'artifice qui fit éprouver aux assistants la joie de la vérité sûre !

« Vous avez su faire une belle synthèse pour répondre au modernisme, remercient des parents de famille nombreuse. Auparavant, les enfants savaient des bribes, sur la piscine aux cinq portiques, sur le calendrier de Pâques, etc., mais ils ne saisissaient pas la portée des recherches historiques et archéologiques. À leur retour, l'on voyait qu'ils comprenaient l'importance de la réponse au modernisme. Merci beaucoup de vous faire le canal de la grâce, pour que nous choisissions l'amour de Jésus et non la voie de la trahison. »

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. – CD : achat 5€.

Ajouter le prix du port.

◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

NOVEMBRE 2021

- S 170. LA MESSE, SACREMENT
DU SACRIFICE PERPÉTUEL. 1 DVD – 1 CD.
- PC 85. SAINT AUGUSTIN PRÊCHE AUJOURD'HUI.
SESSION DE LA TOUSSAINT 2021
- 1. PÈRE DE L'OCCIDENT CHRÉTIEN. 1 CD.

◆ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2021

NOVEMBRE 2021

- PC 84. GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE.
- 1. DE JÉRUSALEM ET D'ATHÈNES
À ROME ET À PARIS.
- 2. LA GÉOPOLITIQUE CATHOLIQUE D'AMICUS. 2 DVD – 2 CD.

Frère François put conclure ces deux heures de discussion : « Nous avons vu l'Évangile revivre, s'animer sous nos yeux par la science, par toutes sortes de sciences : l'archéologie, la papyrologie, l'épigraphie, l'exégèse, l'histoire, la linguistique. La science triomphe du rationalisme et du modernisme ! »

Les si nombreuses découvertes archéologiques, qui ont providentiellement jalonné le vingtième siècle, proclament de nouveau le message évangélique aux oreilles de notre génération apostate et rendent à notre contemplation les traits historiques du « Verbe de Vie », tels que nous les ont transmis ceux qui l'ont entendu, qui l'ont vu de leurs yeux, qui l'ont contemplé et touché de leurs mains.

Nous renouons avec la sagesse vénérable de saint Augustin qui répondait déjà aux ennemis de l'Évangile : *« Credo Evangelistam. »*

Et pour finir sur une grande joie, afin de vous y unir par vos prières : le 21 novembre, fête de la Présentation de la Sainte Vierge, notre frère Claude de l'Enfant-Jésus, petit frère missionnaire au Canada, prononcera ses vœux perpétuels à la maison Saint-Joseph.

(frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.

Frère Pascal

du Saint-Sacrement

À PARAÎTRE
POUR NOËL

MGR FREPPEL

TOME IV

« J'AI LUTTÉ SEUL. »

1887 - 1891

Frère Pascal du Saint-Sacrement

Mgr Freppel, 1887-1891.

650 pages - 16 illustrations couleur et noir et blanc

Tome IV, broché : 25 € + port

Éditions de la Contre-Réforme Catholique

10 260 Saint-Parres-lès-Vaudes - France

BON DE COMMANDE AU VERSO

Ou bien cliquer sur : <http://www.site-crc.com>

MGR FREPPEL

Tome IV

« J'AI LUTTÉ SEUL »

1887-1891

Nous avons laissé Mgr Freppel, à la fin de notre tome III, à l'année 1886. Depuis un an déjà, l'évêque d'Angers était convaincu que Léon XIII n'était pas seulement complice des libéraux-catholiques, mais souscrivait lui-même profondément à leur doctrine fondamentale, l'indifférentisme politique, selon laquelle les formes de gouvernement n'ont aucune importance puisque toutes se valent, en théorie comme en pratique. Pour justificatif théologique, Léon XIII s'appuyait sur l'autorité de saint Thomas dont il détournait l'enseignement au profit de sa politique. Celle-ci n'était donc pas une simple diplomatie, comme beaucoup d'historiens se plaisent, encore aujourd'hui, à le répéter, mais la volonté déterminée de faire aboutir *SES* idées, celles qui furent préconisées autrefois par Lamennais, Mgr Dupanloup, Montalembert, le Père Lacordaire et toute la clique des libéraux-catholiques. À la différence de Pie IX qui avait pris systématiquement la défense des faibles, des petits, Léon XIII cherchait l'appui des gouvernements, serait-ce au détriment des peuples même catholiques. Et comme, à ses propres yeux, il n'était pas simplement le vicaire de Jésus-Christ sur terre, mais Jésus-Christ lui-même, tous ses dires et faits étaient évidemment justes, vrais, en un mot infaillibles ! Cette prétention était pour le moins paradoxale quand on sait que Léon XIII avait été, lors du premier concile du Vatican, le plus puissant protecteur des anti-infaillibilistes, sans toutefois s'afficher ouvertement avec eux pour ne pas compromettre son avenir. C'est le propre des libéraux, surtout catholiques, de devenir des tyrans féroces !

Rappelons les faits. En 1885, Léon XIII publia une nouvelle encyclique sur la constitution chrétienne des États intitulée *IMMORTALE DEI*. Comme toutes ses grandes encycliques, c'était une tasse de bonne tisane mêlée d'excellent sucre et saupoudrée de quelques milligrammes d'arsenic, comme le disait notre Père, l'abbé de Nantes, à propos des Actes du concile Vatican II. En commentant cette encyclique, Mgr Freppel ne voulut

relever que la bonne tisane et l'excellent sucre, tandis que Mgr Thomas ne gardait que les quelques milligrammes d'arsenic libéral, en affirmant qu'enfin l'Église acceptait les idées de 1789 et allait ainsi pouvoir épouser le monde moderne.

Refusant de voir l'encyclique du Pape ainsi caricaturée, du moins le croyait-il, l'évêque d'Angers dénonça l'archevêque de Rouen auprès du Saint-Office... Grand embarras au Vatican ! Finalement, tout en reconnaissant implicitement que Mgr Freppel avait raison sur le fond – on ne lui reprocha aucune erreur –, ce fut lui que Rome blâma comme fauteur de zizanie et pour outrage envers un supérieur, Mgr Thomas étant archevêque de Rouen et Mgr Freppel, seulement évêque d'Angers. C'est alors que Mgr Freppel comprit que le libéralisme des Lamennais et Lacordaire était maintenant professé à Rome jusqu'au plus haut degré de la hiérarchie.

Nous avons intitulé ce quatrième tome : « J'AI LUTTÉ SEUL. » Cette phrase de Mgr Freppel est aussi le titre des éditoriaux de l'abbé de Nantes de juillet et août 1974 où il traçait sa « *ligne de crête, entre schisme et hérésie, pour la restauration catholique* ». Notre Père y rappelait son combat commencé le 6 août 1964, jour de la publication de la funeste encyclique de Paul VI, *ECCLESIAM SUAM*, ce *MEIN KAMPF* du progressisme, véritable cancer de l'Église, que déjà Mgr Freppel avait pressenti et combattu de toutes ses forces. L'un comme l'autre furent abandonnés de presque tous leurs amis, ou prétendus tels, à qui l'obéissance au Pape tenait lieu de religion.

Pour les initiés que vous êtes, ce titre est donc comme une clef de lecture. Car, si dans les trois premiers tomes, il est possible, et même facile, de faire des parallèles entre l'abbé de Nantes et Mgr Freppel, dans ce quatrième tome, ces ressemblances s'imposent à tout lecteur connaissant la CRC. Il me semble même qu'on peut dire que la lecture de Mgr Freppel prépare à une meilleure compréhension de l'œuvre de notre Père.

COMMANDE, Nom et adresse :

MGR FREPPEL, 1887-1981

Tome 4, volume broché, 25 € + port * ×..... ex. =.....€

* POUR L'ENVOI EN UN SEUL PAQUET : de 1 ex., port : 6, 55 € – de 2 ex., port : 9, 35 € – de 3 ex., port : 14, 35 €.

RÈGLEMENT PAR CHÈQUE, À L'ORDRE DE LA CRC OU PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE

Éditions CRC, B.P. 3 – 10 260 Saint-Parres-lès-Vaudes – France.